






Action Poétique

POÈTES SYRIENS



Emmanuel Hocquard / Jean-Jacques Viton / Annie Zadek
Everaers - Cravan / Yann Poncelet / Emmanuel Tugny



	FABIAN LOYD
	MAINTENANT
	ARTHUR CRAVAN
	COLOSSUS
	MARIE LOWITSKA
	R. MIRADECQUE



Sommaire

Emmanuel Hocquard _____ 5
**Cinq sortes d'objets
 de l'attachement**

Jean-Jacques Viton _____ 7
ND 6

Annie Zadek _____ 9
Comment j'ai écrit «souffrir»






POÈTES SYRIENS _____ 13
**dossier réalisé par
 Jean-Pierre Balpe**

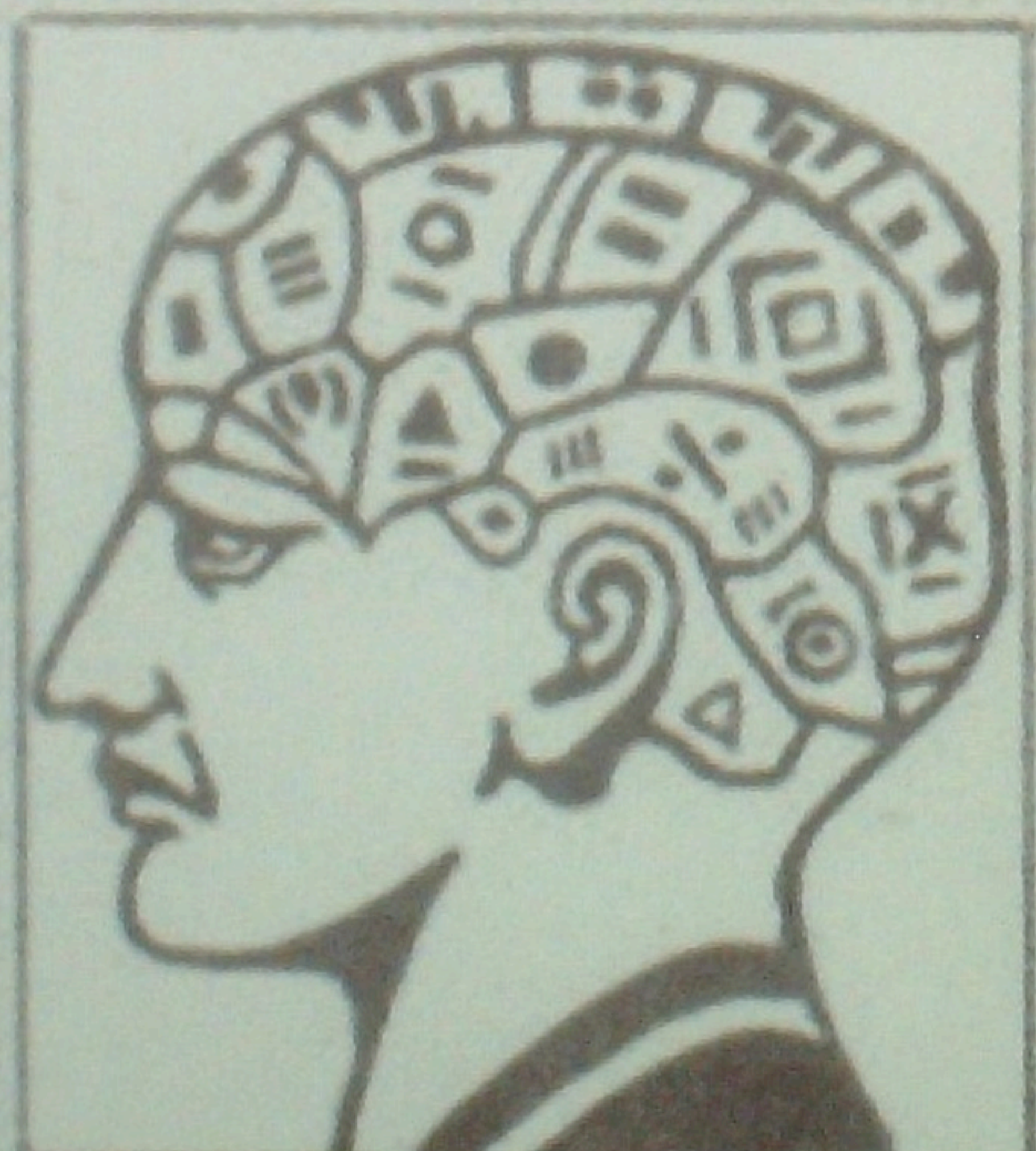
Poèmes _____ 50
**Yann Poncelet
 Emmanuel Tugny**

Documents - et - caetera _____ 57
**Johan Everaers - Arthur Cravan
 Brocante saucisse**

Actualités // Chroniques _____ 62
Une erreur de casting // Alexis Pelletier
Libres associations // Michel Plon
Ce rien qu'il faut dire // Claude Adelen
KOA-2-9 ? // Nadine Agostini
XXVIII // Jean-Pierre Balpe
Anne-Marie Albiach // Joseph-Julien
Guglielmi, avec un montage de Claude
Royet-Journoud
...et compagnie // Christophe
Marchand-Kiss
Feuilleton-Pirate, épisode 9 // Liliane



	FABIAN LOYD
	MAINTENANT
	ARTHUR CRAVAN
	COLOSSUS
	MARIE LOWITSKA
	R. MIRADECQUE



Giraudon & Christophe Chemin
a-chronique // **Éric Houser**
Voix, etc. // **Jean-Pierre Bobillot**
Revue & Revues // **Yves Boudier**

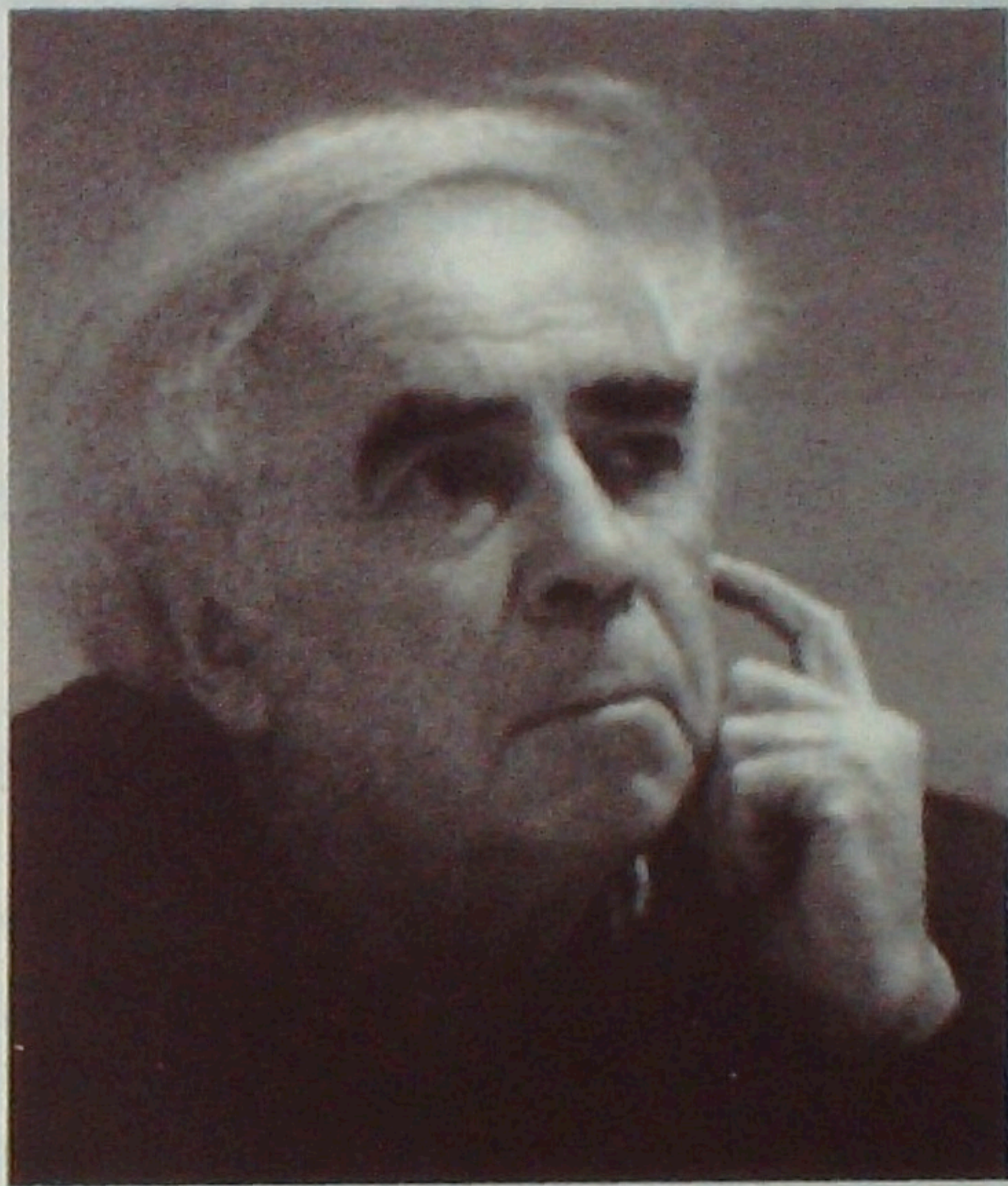
Lire _____ 94

Couverture 1 // photo :
Jean-Pierre Balpe
Couverture 2 // Montage :
Jan Verschoore
Couverture 3 //
Le mot à ne pas oublier : *embauche*,
Liliane Giraudon
Couverture 4 // La carotte, **H.D.**

Huguette CHAMPROUX

Dans la bibliographie consacrée à Huguette Champroux (A.P. n° 183), nous avons omis de signaler plusieurs parutions :

- Acheràb, Hercule de Paris, 1988 ;
- 1981, entretien avec Jean-Marc Baillieu, Hercule de Paris, 1989 ;
- Quart d'heurt, avec 4 interventions plastiques de Frédéric Deluy, Collection « Parcelles », 17, rue du Trésor, 91120 Palaiseau.



Claude Esteban, 1936-2006

BIENNALE INTERNATIONALE DES POÈTES EN VAL-DE-MARNE

biennaledespoetes@free.fr

Pour tout renseignement, téléphoner au 01 49 59 88 00

4^{ème} Rencontre Européenne de Poésie*
24 et 25 novembre 2006

Poètes des pays nouveaux adhérents à la communauté européenne

Chypre : Stephanos Stephanides

Estonie : Karl Martin Sinijärv

France : Pascale Petit

Hongrie : Kriszta Bódis

Pologne : Marzanna Kielar

Slovaquie : Mária Ferencuhova

Slovénie : Boris Novak

Deux séances de lecture :

Bibliothèque-Médiathèque d'Ivry-sur-Seine et Médiathèque de Choisy-le-Roi

Publication de l'anthologie de la huitième biennale (2005) en septembre 2006

Voyez par exemple lorsqu'on s'étonne de l'existence de quelque chose. Cet étonnement ne peut pas s'exprimer sous la forme d'une question et il n'y a pas davantage de réponse. Tout ce que nous sommes en état de dire ne peut être a priori que non-sens. Malgré cela, nous donnons du front contre les bornes du langage.

Notes sur des conversations avec Wittgenstein.
Lundi 30 décembre 1929 (chez Schlick).

À Hélène

elle donc. le nom
son propre récit. amour
des deux syllabes. prose
annotée de vers. fragiles
liens prépositifs. mise
au jour des timbres
sur les anses.

survoler précise
la distance. voir
naître la première. on peut
distraire. Une langue
de mots invariables par
cœur. livre ouvert
des tissus biographiques.

sens extrême du geste
quand il est fait. pense
à quelque chose
comme. deux
sources de voix coïncident
presque. des lignes
de complicité persistent.

dans *je, elle* s'arrache
à la fascination
indirecte : d'après
les citations. façon d'excéder
les formes. traces
lucides. exposition
de corps en creux.

aussi. luxe des surfaces.
angles flexibles. nœuds
& lumière. touches
monosyllabiques. temps
à main. éclat
du retrait. Solitude
faite *je*.

un biscuit tombe d'une terrasse il reste à terre trois jours
à terre intact moitié herbe sèche moitié terre noire
aucun chien divaguant ne le renifle aucun chien ne l'avale
le biscuit reste là intact très joli trois jours et disparaît

un biscuit ou une galette ça fait enfant mais dire
« galette passée par-dessus la rambarde » fait penser à
« galette jetée par la fenêtre » la galette des gens disaient ça
une bonne somme d'argent des économies un héritage
des rentes un trafic un vol un bien ça dit
« la galette a été dépensée dilapidée bouffée »

mais ce biscuit là a disparu il n'est plus en bas
au bas de la terrasse à terre à terre sur l'herbe
puisqu'il y avait plus d'herbe là que de terre

alors dans cette histoire il y a un biscuit
présenté sur une soucoupe sur une petite table
et il bondit par-dessus la rambarde d'une terrasse
c'est fou non ?

on comprend qu'il soit passé d'une grande boîte carrée
216 biscuits LUTHE à une soucoupe sur une petite table
installée sur cette terrasse bien on l'a pris dans sa boîte
pour le mettre là sans aucun doute pour le manger
mais pas pour le jeter par-dessus la rambarde
pas pour le jeter par la fenêtre pouvons-nous dire
pas non plus pour le faire simplement disparaître
comme cette rumeur trempée dans un exotisme forain
qui a inondé le 13^e arrondissement de Paris où l'on affirmait
que ses habitants Chinois faisaient disparaître leurs morts
pour les enterrer ailleurs dans la ville et ses alentours

non cette maison est ordonnée on ne ferait pas de ces choses
désinvoltes pour ne pas dire mais disons-le stupides
ou pour ne pas dire mais disons-le désordonnées

pendant trois jours plusieurs fois penché sur la rambarde
j'ai regardé le biscuit sans me décider à descendre
le prendre et le jeter dans une poubelle j'ai vu
quatre chiens passer sous la terrasse reniffler partout
comme font les chiens pisser sur un acacia
sans aller vers le biscuit je ne suis pas descendu pourquoi
un test pour les chiens et l'ennui

le biscuit était à trois mètres d'un cagibi sous l'escalier extérieur
où sèche encore le cadavre d'un beau crapaud écrasé
futur cadeau pour qui en fait collection
elle en a neuf déjà badigeonnés de laque dans une boîte
je ne suis pas descendu pas de quoi faire une étude sur la stupéfaction

mais peut-on laisser trois jours et trois nuits une galette par terre
un biscuit LUTHE c'est bête à croire qu'on a mis en place
une composition à photographier avec le polaroid 636 *Closeup*
cette nature morte *le biscuit tombé* ou *la galette sur l'herbe*
révélerait des choses intéressantes puisque c'est l'idée qui compte
dans le genre documentaire si bien traité par Martin Parr

ce n'est pas ce qui s'est passé si on reparle de cette disparition
sautant d'une boîte à une table et sautant de cette table
sur le sol d'un jardin et plaqué à terre un biscuit
transformé en pierre intact invisible perdu

Chaque livre, et chaque titre de livre, donne – aussi – des nouvelles de son auteur, dit quelque chose de lui, du Monde et de l'Histoire.

Que dit « *Souffrir mille morts* », « *Fondre en larmes* », projeté, composé, décomposé, recomposé, de 1997 à 2001, en ces temps où les antisémitismes de tous bords montaient en puissance et en visibilité.

Il parle de ma métamorphose, métamorphose dans le sens – inverse de celui des aiguilles d'une montre – où l'endure Grégoire Samsa : du papillon à la larve. De petite fille de Kafka donc, de Proust, de Freud, de Flaubert tout autant, en « fausse-couche de Charogne » ou : comment l'origine (ashkénaze) s'est muée-murée en identité (juive). Comment l'origine – dont je m'éloigne, ou non, librement – s'est fixée en identité, se rabattant sur l'identique. Comment l'identité, ce caractère unique d'un être, son noyau, sa saveur propre, s'est figée en identitaire.

Le caractère tragico-absurde de cette « transsubstantiation des espèces » tenant, bien évidemment à ce qu'elle ne dépendait ni de mon éducation, ni de ma décision, mais de la mise en œuvre, une fois de plus, de l'adage sartrien bien connu : « c'est le judéophobe qui fait le Juif » (enfin... néo-sartrien...).

J'aurais pu, il est vrai, vouloir « retrouver mes racines » comme on dit, mais c'est plus commode à dire qu'à faire quand vos parents, marranes de gauche, ne vous ont légué ni terre natale, ni langue maternelle – ou grand-maternelle, ni religion, ni recettes de cuisine, ni souvenirs d'enfance, ni photos de famille.

(Je n'ai jamais connu ce tendre rituel : tournant très lentement les pages de l'album, quelqu'un montre à quelqu'un, assis tout près de lui, les photos des visages et des maisons d'ailleurs, expliquant où et quand, et surtout qui est qui, reliant les uns aux autres et me montrant ma place.)

Mais revenons à nos racines : black-out complet donc, sur un état (une origine, une identité, quel mot dire, quel terme employer ?) dont ils voulaient m'épargner l'extrême danger en m'assimilant-dissimulant au plus profond de l'universalisme de la culture française.

(En 1937, ils avaient réussi à quitter la Pologne, laissant à Kalisz leurs pères et mères qui y furent assassinés dans les camions à gaz...)
«...l'arbre a des racines, l'homme a des jambes et [...] c'est là un progrès immense» se disaient-ils avec Georges Steiner.

C'est ainsi que, après «*Le Cuisinier de Warburton*», mon premier livre qui cherchait – tout naturellement, à approcher la constitution de l'être-écrivain ; après «*La Condition des Soies*» : l'amour et la mort du père ; après «*Roi de la valse*» : la solitude dans le couple ; après «*Vivant*» : vieillir, écrire ; un thème, un sujet, un « motif » comme disait Cézanne allant à sa recherche avant de se mettre à peindre, un projet d'écriture s'est imposé à moi : celui d'affronter enfin l'original «*Qui suis-je ?*» à travers ce non-legs dont j'ai parlé plus haut, cette « impossible transmission du vide » étudiée par l'ethnopsychiatre Nathalie Zajde dans son livre «*Souffle sur tous ces morts et qu'ils vivent. La transmission du traumatisme chez les enfants des survivants de l'extermination nazie*».

Quand je dis « enfin », je veux dire que, à la fin, finalement, en ces temps-là, mon histoire et l'Histoire m'invitaient – si l'on peut dire – à tâcher d'éclairer une identité dont l'évidence était, pour la première fois, mise à mal, avec, pour conséquence immédiate, la perte de connivence avec les autres, avec le monde.

(Cette « question » - comme disait l'un – est loin d'être un « détail » - comme disait l'autre – et surtout pour un écrivain, car qui est ce JE qui dit-écrit « JE » ? Quelle position occupe-t-il dans le monde et l'histoire (histoire de la littérature y compris) ? En effet, MAINTENANT, ICI, à cette place où JE se tient, se situe, où JE écrit, personne d'autre ne se tient exactement : MOI seule occupe MA place. Évidence spatio-temporelle qui implique que, si on parle tous des mêmes choses (la nature, la vie, la mort, l'amour, le sexe, le bien, le beau, le mal,...) – et donc que l'on se comprend – la manière dont chacun en parle dépend précisément de ses coordonnées : de son abscisse, de son ordonnée, de sa latitude-longitude, de cette position qu'on peut aussi nommer « le style », le stylet avec lequel je découpe la réalité pour tenter d'en extraire la vérité.
(C'est ainsi que je comprends la phrase d'Aristote : « La Poésie est plus véridique que l'Histoire. »)

Comme pour chaque livre, avant d'en aborder véritablement la rédaction, une étude de documents de tous ordres : historiques, philosophiques, artistiques, se

met en place, me permettant d'étayer et de vérifier la pertinence de mon projet d'écriture. Ce temps d'étude quasi scientifique de mon sujet, heureux parce que non conflictuel – contrairement à l'écriture proprement dite – a été cette fois, un temps de souffrance et de désarroi : ces livres, ces films, ces quelques paroles lâchées par des proches, ce n'étaient plus, cette fois, des matériaux que je pouvais manipuler à ma guise : ILS me blessaient, ILS m'écrasaient, ILS me faisaient souffrir mille morts et m'effondrer en larmes (quel paradoxe pour un écrivain de souffrir de mots M.O.T !), ne m'apportant de longs mois durant, ni réponses, ni consolation... Celle-ci ne vient-elle pas d'ailleurs de celles-là et ne souffre-t-on pas, surtout, des questions restées sans réponses car elles ne furent jamais posées :

- Pourquoi se sont-ils laissé faire ? Pas défendus ? Pas révoltés ?
- Pourquoi ne sont-ils pas partis ?
- Pourquoi les avez-vous laissés ?
- Pourquoi n'êtes-vous pas allés les chercher ?
- Pourquoi n'y êtes-vous pas retourné ?

Aux « Pourquoi ? », aux questions d'enfance, l'adulte ne peut pas répondre, ou alors seulement par « Comment ». C'est comme dans les contes ou les mythes, dans les récits initiatiques : ce qui importe n'est pas la réponse mais comment est posée la question.

Cela, je l'ai peu à peu induit du livre de Raul Hilberg : « *La Destruction des Juifs d'Europe* ».

Loin des « Plus jamais ça ! », « Indicible ! », des « Innommable ! » des « Irreprésentable ! », ce livre nomma tout, représenta, dit tout – dans une langue à l'exactitude splendide – me rendant la faculté d'admirer, me restituant cette grâce de l'admiration, moteur nécessaire à mon propre désir d'écrire.

Ce qui s'est alors profilé puis imposé comme étant le seul livre JUSTE (puisque'il était le seul possible), c'est ce livre composé de mots, de mots extraits

du seul Hilberg – cités donc pris entre des pincettes, ces mots à jamais taboués
– exposant et mettant à nu ses modes de fabrication même :

EXTRACTION

Puis CONDENSATION

Puis, finalement, ORGANISATION

Extraction des « Souffrir mille morts »,

Condensation des « Fondre en larmes »

Organisation dans « Souffrir mille morts », « Fondre en larmes ».

(« Dichtung ist Verdichtung » : le poème est concentration : Kafka cité par
Marthe Robert.)

Même si j'en avais pressenti la possibilité en voyant le film fondateur de
Lanzmann « Shoah », en lisant et en regardant « Maus » de Spiegelman, seule
l'écriture de ce livre-ci m'a permis de braver à mon tour l'interdiction Ador-
néenne.

Je continue, rien n'est réglé, mais aujourd'hui j'en suis certaine : plus que jamais
après Auschwitz, la création est nécessaire.

03/04/05



Poètes Syriens

Rania SAMARA

La poésie n'est pas mon métier...

Nos très sincères remerciements à Aïcha Arnaout, Nada Karami, Khaldoun Zreik et Rania Samara sans lesquels ce dossier n'aurait pas été possible. La traduction des poèmes sans nom de traducteur est le fruit d'une collaboration entre Khaldoun Zreik et Jean-Pierre Balpe.

Parmi la centaine de poètes répertoriés en Syrie dans les années 90, dont l'œuvre va d'un recueil publié ou un manuscrit jusqu'à dix recueils ou plus, rares sont les poètes de métier et encore plus rares sont ceux qui ne font pas un double métier. Romanciers, nouvellistes, dramaturges, diplomates, cinéastes, acteurs, peintres, critiques, médecins ou ingénieurs, tous se présentent d'abord comme poètes. Leurs recueils, publiés souvent à compte d'auteur, disparaissent rapidement des librairies et sont surtout destinés à être offerts au cercle des amis.

La poésie est plus que jamais vive et présente dans le pays, elle se niche au cœur de tous les Syriens qui s'enorgueillissent d'avoir apporté leur écot à la poésie arabe moderne en lui offrant deux de ses plus beaux fleurons : Nizar Qabbani, le chef de file incontesté du nouveau courant lyrique, qui demeure encore et toujours le plus populaire d'un bout à l'autre du Monde arabe comme chantre de la femme et de l'amour, et Adonis, de renommée internationale, dont l'œuvre, foisonnante de mythes, de visions mystiques et de revendications modernistes est régulièrement traduite en plusieurs langues.

Il est difficile de considérer le nouveau paysage poétique en Syrie loin des métamorphoses qui l'ont affecté et loin de la critique qui accompagnait cette poésie sur les pages des journaux et des revues culturelles qui en publient très peu actuellement. En effet, le supplément culturel du quotidien *Assawra*, au milieu des années 70, et la revue *Alef*, au début des années 90, avaient permis aux nouvelles voix poétiques de s'exprimer. Aujourd'hui, après la disparition de ces deux publications, ces îlots poétiques se sont dispersés dans divers journaux et revues en dehors de la Syrie.

Dans ce paysage, la poésie féminine n'est pas apparue comme étant l'expression d'un mouvement de femmes qui vise à affronter la société et la culture patriarcale, ni pour illustrer la cause féministe, elle s'inscrit naturellement dans la voie de la poésie nouvelle, dans le champ de la langue. Les caractéristiques de la poésie en Syrie s'appliquant tout aussi bien à la poésie féminine que masculine.

La poésie moderne de Syrie a été lancée, puis consacrée, par la revue *Shi'r* qui, fondée à Beyrouth en 1957, a permis d'ouvrir de larges et nouvelles perspectives devant la poésie arabe. Parmi les fondateurs syriens de ce mouvement, citons Youssef el-Khal, Mohammad al-Maghout, Adonis, Nizar Qabbani, Saniya Saleh. Tous prônaient l'avènement du poème libre par l'abandon du moule et de la rime et par la mise en valeur du rythme. Leurs thèmes étaient ceux de l'histoire culturelle et politique arabe : la patrie, le peuple et la lutte ; parallèlement aux thèmes du corps, de l'être en soi, des relations au sens et à la sémiotique, annonçant et instaurant ainsi une révolution unique en son genre.

Après 1967, une importante montée révolutionnaire et avant-gardiste de la poésie a eu lieu. Beaucoup de tabous ont été ébranlés ; des idées nouvelles ont vu le jour répondant aux aspirations de la population et des élites et réclamant de nouvelles formes d'expressions. Ce fut l'avènement de la poésie libre, la poésie « totale » qui associe le souci politique à la bien aimée, le pain à la patrie, la révolte contre les valeurs sociales et religieuses à la vie dissolue. Mais après les défaites et les déceptions politiques des années 80, après l'échec des plans de réformes économiques et sociaux et ayant constaté les séquelles dévastatrices du discours dominant et l'impact négatif des illusions sur l'entité nationale et pan arabe, les poètes ont été amenés à réviser leur discours et leurs outils.

La poésie d'aujourd'hui se caractérise par son expression transparente et sincère de l'être en soi, par sa plongée au fond de l'âme humaine, par son

ouverture esthétique et humaine sur la culture universelle. Et, loin des grands thèmes de la poésie de la modernité, les poètes ne cessent de mener une recherche fiévreuse de la forme et du sens, des petits détails et du non-dit.

Notons aussi la présence intense de la prose dans le texte poétique. Chose qui n'est pas sans rappeler la naissance des premiers textes de l'humanité, ceux de l'épopée sumérienne, où la parole poétique et le récit sont tissés ensemble, où disparaissent les frontières entre les genres comme entre l'épique et le quotidien. La trame commune d'une grande partie de cette poésie contemporaine est constituée par le symbolisme, les cogitations spirituelles et métaphysiques.

Les textes de ce dossier n'expriment peut-être pas l'ensemble des idées que nous avons avancées car ils viennent d'horizons variés et sont le fruit d'expériences très diverses, mais, à travers leurs multiples tendances esthétiques, ils témoignent d'une certaine convergence vers les changements fondamentaux qui ont touché notre vie et reformulé notre actuelle tendance poétique.

Mohammad Fouad

Né en 1961 à Hasakah

Les textes publiés ici sont extraits de « *Baibada m'a dit* »

Chanson

hier je me suis souvenu
d'une chanson de ma troisième année d'école primaire
dans *le livre de mon jardin*
elle parlait d'un certain oiseau
d'un mouton crépu
ou d'un drapeau.

peut-être d'un oiseau
tombé de froid
dans les griffes d'un chat

ou d'un mouton menteur attrapé par un loup

mais le drapeau était hissé

hirondelle ou pinson

loup ou renard ?

le drapeau ?

je crois, flottait.

cette chanson de troisième année d'école primaire

était peut-être de deuxième

ou de quatrième

en fait

il semble que je ne me souviens pas bien

Reptile

le lézard est venu à pied

de la ville de Qamechli

ce qui paraît normal pour un lézard

ne l'est pas

pour un pigeon

regarde

le pigeon est venu à pied

de Qamechli

un peu bizarre

ces idées sont un peu bizarres

à quatre heures du matin.

on ne peut pas contrôler

ses délires

Girafe

« *Merouj* » est grand grand grand
tellement qu'il est devenu girafe
Merouj revenait et racontait
à ses amis petits petits petits
ce qu'il voyait au troisième étage
après avoir d'une chiquenaude
cassé la lampe du *lampadaire*...

Merouj

Ne savait pas que le venin
du scorpion qui l'a piqué
la semaine dernière
n'est parvenu à son rire éclatant
que depuis quelques minutes

Moustique

sa mort dans la trentaine n'a pas été pardonnée
à celui qui a sommeil
fourmis et moustiques meurent bien avant
et même le chameau plus lourd et plus haut

l'endormi
a passé sa vie à se retourner d'une mort à l'autre
ainsi que sa mère
et son père

ne cherche le sens
ni dans la mort
ni dans le sommeil

il est peut-être dans les fourmis
le chameau
ou les moustiques

Poule

la poule ne lit pas
ce que les écrivains écrivent à Alep
ni à Damas évidemment

en vérité
la poule ne lit ni n'écrit
regarde seulement les images dans les magazines
n'apporte trois journaux
que pour ses besoins ménagers

Corbeau

sa mère a sorti de son isolement
le corbeau muet
elle a fait avec lui le tour des marchés

du marché du dimanche
au marché du vendredi
en route
le corbeau muet a appris
tous les jours de la semaine
puis les a jetés derrière lui

le corbeau
n'a pas choisi d'être corbeau
nous le savons bien sûr
nous le savons évidemment
mais qu'il soit muet
voilà le problème.

le corbeau muet
a eu de la chance
il a émigré en Autriche
depuis plus de nouvelles

Abed ISMAÏL

Né à Lattakieh en 1963

Ton toucher est ici

ton toucher est ici
ton parfum là bas
tes pieds s'annoncent dans le couloir
tes doigts fleurissent la poignée de la porte
sonnerie de ton absence
tremblements du cœur
respiration interrompue
éclat muet dans la pupille
Julio, Céline et Fairouz
plafond devenu ciel
fenêtre devenue voile
les poissons ont occupé le cœur de la pièce
étoiles dispersées au-dessus des chaises
pluie tombant sur nos os
les tonnerres ont éclairé nos baisers
le vent se lamente dans l'armoire
avec chemises et peignes
et le parfum de l'album
courbée comme un arc en ciel ton âme
retenue par les épingles du regret
ton âme flotte dans l'air

Avec la main brisée

main brisée
je porte la bannière

bouche meurtrie
je crie les slogans

pied amputé

je suis les foules

pièces trop pleines de nuit
et de pneus qui renversent l'aube
je me transporte à la clinique

songe délaissé sur le lavabo
murmure et délire de la mousse
je cultive la plante de la rupture

silence assourdissant
lune partagée en deux
liberté radieuse du sabot
je pousse devant moi la bête de mes jours

ma vie en noir et blanc,
s'en va de la photo

et fantôme s'assoie
dans l'attente du médecin

Cette place

cette place est faite pour les statues
et pour les policiers
qui portent les barricades
à l'intérieur des chambres

la place est pauvre comme un squelette
ils ont balayé les pierres des applaudissements
plus rien ne permet de la reconnaître
si ce n'est quelques chats squelettiques
mourrant dans les poubelles
et des têtes bandées par le vagabondage
effaçant le slogan des murs

cette place a souvent changé

de lieu
vide des révolutions
vide des pleurs de minuit :

cette place est veuve de l'hymne

Damas 2005

Aïcha ARNAOUT

Née en 1946 à Damas, vit en France depuis 1978.

Texte extraits de « *La traversée du blanc* »

œil fébrile
regard langoureux
les objets tressaillent autour
puis s'enroulent sur eux mêmes
les distances foisonnent
le temps refoule

une étrange oraison
remonte des zones abyssales

tandis que le monde affligé
s'évapore
laissant sa dépouille
au bord de l'abîme

quels mots pour les obsèques ?
quelle pierre pour le cippe ?

*

prête-moi tes doigts
pour écrire sans réveiller

les matinées embrumées

l'errance de l'encre
et la jouissance charnelle des mots
le goût de l'instant désert
au zénith du diamant

la fission minutieuse
du premier verbe
l'étymologie du silence
les passions et la patience

à force d'aimer
deviendrais-je
illusionniste ?

*

ce blanc
quelle étonnante créature !

il se dérobe
dans une sphère sans membrane
où mystère et évidence
se substantient
l'un l'autre

comment atteindre le noyau nourricier ?

*

écrire son corps
les précipices dans la chair
la plaie qui ouvre ses paupières
lit d'un ruisseau
où cette lumière liquide
commence à couler

écrire les frissons de l'ombre
le bleu dans l'âme
l'inaccessible soyeux
qui bourgeoine
à trois regards des doigts

écrire les reliefs du blanc
pour se tenir debout
au cœur de l'astase
qui résonne dans le monde.

*

novice pour toujours
au couvent des vivants

allongées dans leurs cocons de pailles
les momies guettent leurs petites éternités

les abîmes se propulsent sous les pieds

de grâce !
quel sarcophage pour me muer ?
quelle crypte choisir ?
et quel cippe
portera mes derniers mots ?

*

ce blanc et moi
hiérogamie
pour l'ailleurs et pour l'ici

l'anneau nous saigne les doigts
coupe le souffle
silence le son

pour nous faire revivre
respirer
nous attoucher
nous fusionner
nous assoupir

puis mourir l'un dans l'autre.

Lukman DERKY

Né en 1966 à Derbasiyé

Texte extrait de « *Unité des émigrés* », 2004.

Traduction Rita Haddad

Je ne serai guère enchanté

-1-

quand la pluie tombe
quand la tempête souffle
j'ai besoin
d'un bol de ton lait

quand devant moi
les portes se ferment
j'ai besoin
de ta fenêtre cassée

dans les moments de défaite
dans le désespoir du temps
j'ai besoin de ta main
tapotant
mon épaule

lorsque j'ai soif

et faim
j'ai besoin
de ton verre
Et de ton morceau de pain

quand je pleure
ce sont tes doigts dont j'ai besoin
essuyant
mes deux joues

dans la misère
j'ai besoin de ton exubérance
et dans la trahison
de ton indulgence
dans les périodes de destruction

j'ai besoin de ta patience
ramassant mes débris épars
et de ta précision
les recomposant
j'ai tant besoin
de toi
ô ami
en tous lieux
en tous temps

-2-

ne viens pas me voir
si tu viens
ne frappe pas
à la porte
si tu frappes
n'entre pas
si tu entres
ne me prends pas dans tes bras
pour ne pas ensuite

me donner dans le dos
un coup de ton couteau

enfonce-le d'abord dans ma poitrine
puis, après seulement,
prends-moi dans tes bras
comme si... tu avais du regret

-3-

je serai capable de retourner
là même
d'où j'ai été chassé
sous la salve de vos applaudissements
ô salauds
je serai accueilli
par les mêmes portes
qui, devant moi,
s'étaient fermées
de mon amitié
je saurai vous rendre fiers
mais, je n'en serai
en rien enchanté

-4-

nuages
ne le cachez pas
jamais il ne
marchera nu

et vous rivières
ne débordez pas
sur son chemin, la soif
ne l'accablera guère

vent doux

ne souffle pas
il n'aura jamais chaud

soleil ne te lève pas
il n'aura pas froid non plus

mais toi, avion
mais toi
n'explose pas en vol

-5-

tu es la terre que jadis
j'ai travaillée
pas une plante n'y a poussé

l'arbre que j'ai arrosé
n'a pas donné
un fruit

tu es le nuage noir
qui, a changé
mes jours en nuit
mais n'a pas versé
une goutte de pluie

-7-

nous irons en Alaska
nous dormirons
dans les igloos des eskimos
nous passerons
notre vie
sur les toboggans de Disney Land
et dans ses roues vertigineuses
nous nous envolerons

nous lirons les aventures de Tintin
les anecdotes d'Ashab et Djoha le populaire
satisfaits, nous marcherons dans les rues
aucune parole blessante
ne résonnera
à nos oreilles
nous dormirons
dans les salles de cinéma
quand tourneront de grands films
nous partirons ensemble à bicyclette

un de ces jours, ma fille,
nous ferons
tout cela

Hazem AL-AZMEH

Né en 1946 à Damas

Traduction Hanan Kassab-Hassan

Quatre tentatives pour définir de la poésie

la poésie est une machine énorme, train qui se précipite
vers toi, et cette machine rien d'autre qu'un météore
ainsi s'est déguisée
tu ne fais rien contre ça ni te cacher ni t'éloigner
, tu ne penses qu'à l'éblouissement du choc, entre vous immédiat...
, à son éclat, étincelles, flèches
, qui vont suivre quelques secondes après, après t'avoir éparpillé

*

la poésie c'est que tu as attendu longtemps
, alors que la plaine, et les montagnes
tournent en toi

, tu devines
de quel côté va venir
le cortège des sibylles
 , mangeurs de feu, lanceurs de couteaux
,... et les « hammiyouns »

et ceux qui ont sur la tête une seule plume rouge
rosée, ceux qui jonglent avec,
des pommes vertes
et des poignards d'argent...

*

, et les bédouins, et les badauds, et ceux du vendredi aux temps du souk
et les prêtres et les apôtres et les évêques (au sous-sol) et les meuniers
et les clients et les souffleurs de mouches et ceux du jeudi, (ils pariaient
sur un cheval qui va chuter au bout de l'hippodrome), et les brutes et les villa-
geois qui
arrivent maintenant avec leurs moutons et leurs oies et les invocateurs de sau-
terelles et les clowns,
qui de leurs sacs font surgir les épidémies,
et les flatteurs
sur les escaliers, mendiant une viande mâchée et... et...

*

la poésie : tu oublies la poésie
, tu frôles la taille de la belle
 , plus haut d'une paume que le nombril,
juste devant la septième vertèbre de son dos
 , (plexus solaris)
, et la crête des vagues
 et des herbes...
 que la belle étale des racines
aux pointes

puis tu attends les vagues
 , qui partent de la septième vertèbre de son dos
(plexus solaris)
 , le long de la crête-sable
 la crête-folie

(que la fille peigne de leurs pointes)
 jusqu'à ce que la nuit s'épuise
 et ainsi...

*

puis passaient des cigognes nocturnes
 , et des lustres
 s'éparpillant au loin dans les pins
 comme étoiles s'éparpillant
 , et des flèches
 ... des étincelles

*

 , ... où va donc la lumière
reflétée de tes lèvres
 tes seins...

 , s'accumule-t-elle en un lieu quelconque,
mystérieux,
au bout de la ville
 au pied des murailles...

*

si tu t'endors
 les étoiles se couchent dans ton lit

si tu les comptes
 elles se posent dans tes rêves

Maram MASRI

Née à Lattakieh en 1962

Oubliant ses anciennes douleurs
on l'offre chaque fois
croyant que cette fois il va être sauvé.

On dissimule ses blessures avec de la couleur,
on les décore avec des fleurs.

On le présente comme s'il était neuf
et commençait à battre à l'instant.

On jure
y croyant nous-mêmes
que nous n'avons jamais auparavant
connu de tels sentiments.

Tellement heureux de trouver
ce qui va l'accepter
ce qui va le chérir
et
peut-être...
ce qui va le blesser
à nouveau.

Comme si je commençais à avoir peur de lui

je l'évite
change de territoire
quand au loin
je le vois approcher
je n'ose plus le rencontrer face à face
et me contente de rêver

que ferais-je

de toutes les fleurs de violette et de jasmin
qui pousseront en moi
s'il me quitte ?

que ferais-je de lui
si cette fois
il ne me quittait pas ?

L'ombre des nuages

accouchement de victoires et de nouvelles défaites
aube qui naît d'une nuit endormie
qui naît d'un instant d'éveil
quand nous nous souvenons que nos corps ont des âmes et des noms
et que nos âmes ont des corps et des appellations

tentations continues de la vie
pour que les humains poussent dans des jardins et des avenues
troupeaux de moutons pavant la route qui monte au ciel
avec des mots ajustés comme des pierres jusqu'au sommet du mont
cheval de race qui affronte la tempête
de ses sabots polis et qui court derrière les bandes d'oiseaux et de soupirs
pour s'emparer de l'ombre des nuages

instant où il est vain de courir derrière les halètements d'un train rapide
instant où la prière s'abîme
instant où naît l'espérance

un homme et une femme laissés dans l'étonnement marchandent l'amour
et posent des question boiteuses comme qui a perdu son âme
ils s'emparent de la vérité
mais ne la libèrent pas
elle est la blessée de qui le parfum demeure à jamais inachevé

Trois strophes à propos de lui

1

parce qu'il ne sent pas
toujours l'eau de rose
que souvent
il n'est pas si léger
qu'il est parfois
fatigué
et qu'il dort la bouche ouverte

parce que ses cheveux blanchissent
que son ouïe s'habille de coton
et que ses os cassent
parce que l'amour
vieillit
et comme nous
meurt

2

la peau qui se ramollit
l'amour l'aperçoit

les fesses lourdes
l'amour les aperçoit

la poitrine vidée
le ventre mou
et les rides de la vieillesse
l'amour les aperçoit

l'amour aperçoit
les dents noircies
les cicatrices, les vergetures
et toutes les imperfections

mais
il ferme les yeux

se contentant
de sa propre
beauté

3

l'amour aurait dû
s'agripper à une planche
pour flotter
ou construire une arche
pour sauver ses sujets

mais il est comme un voyageur toujours en partance
comme les chaussures d'un coureur
il préfère s'en aller
laisser derrière lui
fleuves,
montagnes,
chansons et imprécations
pour chercher
de nouveaux commencements
et des fins
tristes

Rasha OMRAN

Née en 1964 à Tartouts

Extraits de « *Ton absence n'est pas nécessaire* »

Tous ceux qui m'ont aimé se sont enrichis de moi et m'ont quitté
(Rilke)

je t'ai dit :
je dois préparer la maison :
je vais y mettre tout ce qu'il faut pour ton absence
cigarettes
bouteille de vodka
de la musique
ce qu'il reste des visages qui m'ont traversé et disparu

je vais mettre dans la maison une journée complète
un café parfumé avec nos baisers matinaux
pain sel et huile
les roses de midi appétissantes
nos chahuts avant le coucher du soleil
nos querelles autour de la soirée de ce jour
notre partialité commune pour notre lit de passion

je vais mettre dans la maison une nuit complète
nos chants
le dîner de nos devinettes
un tango calme pour que nos corps se collent
des frissons volés de notre fenêtre nue
des frissons jetés vers le ciel
notre complicité pour assoupir l'aurore
et quelques olives noires
c'est tout ce que de nos secrets
nous avons laissé

je vais mettre dans la maison
ce qu'il faut pour ton absence
pyjama que je vais acheter à ta taille
chaussures légères sous le lit
beaucoup de questions que je vais éparpiller sur ton oreiller préféré
quelques lettres insistantes pour rassurer
des rideaux pour que je les ferme ou pour tes mains

nos discussions je vais les éparpiller sur les murs
et sur les murs aussi je vais accrocher nos sanglots

je te l'ai dit
je n'aime pas les murs vides
je te connais
tu n'aimes pas les murs silencieux

je vais sûrement acheter une horloge qui indique les différences de temps
entre les minutes de ta liberté
et les heures de mon attente
et je vais acheter une balançoire
pour ma tristesse quotidienne
quand chaque instant je me rends compte
que tu ne viendras jamais
et que ce que j'essaie de construire
n'est que de papiers sur lesquels tout homme
s'est habitué à compter
et ma maison n'est
qu'une petite valise
suffisante pour mes cigarettes
la vodka que tu aimes
la musique calme
le désordre des visages qui m'ont quittée
mes attentes qui jamais ne vont finir

Monzer MASRI

Né en 1949 à Lattakieh

1. Rilke, c'est moi ... Monzer Masri un homme différent

lui – lui
comme dans un rêve ancien
qui se répète
/
parmi tout ce qui le maintient penché
le barratin
qui le mène

à définir
son être

/

mais ça ne veut pas dire
le toucher de la main
ni pouvoir le décrire
il sait trancher
lorsque c'est indécis
absorbé
tout ce temps qu'il consacre
en essayant de se donner
l'allure convenable
il a perdu la capacité de supporter
son image

/

affirmant son être
copie conforme de lui-même
il est allé se laver la bouche
de ses propres mots
son dévouement extrême à l'amour l'a mené
à provoquer
toute émotion exigée
pour commencer une action collective
à laquelle il contribue
tenant à la terminer
de la meilleure façon
femmes
jamais habillées
interdites
de quitter la famille
sauf pour les courses
anges
de toutes sortes
se déplaçant
répandant l'épidémie
sainte
dieux qui lui sont apparus très souvent

lui disant ces choses
auxquelles il n'a jamais prêté attention
pour se disperser dans un destin
plus effacé que la succession
de la nuit
et du jour

/

les lumières des yeux des autres
posant de l'ombre sur ses yeux
il prépare sa route
vers tout ce qui s'éloigne et se perd
sans point de chute
soignant son étourdissement
fixant son regard sur un repère devant lui
il a même cru

le mur

immuable
un chemin

/

les chansons
ne lui ont pas accordé la sérénité
gardant son hésitation
devant tout ce qui parle de lui

dans cet isolement
qui ressemble
à la main de la mort vide
de nostalgie
il grandit étonné
comme entre
les débris
de pierres
force une herbe

/

après avoir été chaleureusement reçu
il s'est retourné pour ne trouver dans la maison
personne parmi ceux

qui se sont mis en foule
pour l'attendre
et avec son doigt d'hélice
il a tracé des frontières
dans l'espace entre lui et eux
puis il est allé mordre
l'air
de ses dents

/

parce qu'il est
il ne sera plus visible
qu'après des explosions de lumières
répétitives comme celle
qui semble vouloir épuiser
toute sa matière
disparaissant avec le temps
le pouvoir de ses prières
sur les lèvres des autres
de même
sa
maladie

12/05/1998

Chawki Baghdadi

Ne en 1928 à Damas

Le silence

je suis allé écouter le silence
et il m'écoute

à mes membres
à mes yeux

à mes doigts
à ma peau frissonnante
à ma langue
à mon cœur, mes veines et artères
je dis « pas un mot »

je dis taisez vous
ne bougez pas
comme si vous étiez morts
et que de l'effervescence des fontaines ne reste
qu'un pur repos
pour écouter mon âme invisible

laissez les collines lointaines
murmurer une à une
ne refoulez pas la poussière de vos paroles dans leurs visages
laissez-les me câliner toutes seules
et dormir sur mes paumes

laissez le corpuscule du soleil couchant
parler d'un tunnel dans les montagnes
menant à un pays noyé de blancheur
et d'un village, où, sans souffrances,
vers leur trône montagnard
les chèvres grimpent les rochers

laissez les airs papillonnants
parler de la couleur
comment dans le bleu, le rouge, le jaune, le vert
l'univers danse ravi
de la fusion des coloris sur la toile impressionniste
du beau dieu impénétrable

c'est le silence qui sort dans ma solitude
se baladant en moi et vers moi
et si au loin un mot se lève
il l'attrape pour se jeter, pour me jeter

et me remettre sous la couverture

je n'ai personne
j'ai été tous les cieux
toutes les montagnes
toutes les terres
tous les airs
j'ai été le jeune égaré
retrouvé
le prophète

le silence n'ouvre la porte
qu'à quelques aboiements
quelques crachats
quelques sanglots délicieux
comme passage d'un courant d'air très doux

il reformule ma pensée ridicule
et mon cœur fragile
il me lave
me purifie
puis sans douleurs
sans bruits
sans manuels
sans assistant ferme mes blessures

tous les détails ont fondu
mon corps n'est plus mon corps
la terre même qui m'entoure n'est plus la terre
nous étions ensemble
dans la contraction qui du néant créa la matière
offrant ensuite à chacun son indépendance
et malgré toutes les différences
nous sommes restés ensemble
entre le sur-moi et ma race lointaine

mon amour ne connaîtra pas ici

le goût des avenues turbulentes
ni les soupirs lourds et agressifs
ni le désir brûlant de chair qu'a ma chair
je serai même la colombe
et le collier de la colombe
pour avaler l'eau de la vie
et quand je meurs sur sa poitrine
puis revis d'une pression de son doigt
sur ma joue
et dans mon oreille
absorber les lumières des étoiles lointaines

désormais je suis un Juste
représentant mon dieu sur terre
dans le silence je l'entends le vois
porte l'essence de l'intégrité
après que mes défauts l'aient gaspillée
au sein de ce troupeau stupide

silence ma première
ma dernière créature
ma garde secrète
quand pour réussir puis pour être déçu
je rétablis les cloisons de mon âme
et dirige tout seul le conflit
tout seul balaie ma terre pour m'en défaire
je réclame la délivrance
et la construis
non des mains des autres et leurs bruits
mais du silence et du travail de mes propres mains

Nazih ABOU-AFACH
Né en 1946 à Marmarita
Traduction Marie LLINAS

Avant l'aspirine

Pense à la douleur
Comme Michael-Ange pensait au supplice du rocher
Pense à la douleur
Pense à l'ennui de la larve - la vierge de la terre
Nue et inoffensive
Elle se glisse dans les boyaux de son désespoir et dévore les ténèbres
Pense à la mélancolie des plantes
A ce que souffre l'oiseau
A ce qu'endure la graine
A ce dont rêve la brindille arrachée
Pense à la migraine de l'escargot
(As-tu déjà pensé à un escargot qui souffre ?)
Pense à la perplexité de l'ânesse timide
Au cri de son accouchement sanglant
Qui se répand sur la couche de sa première maternité.
Pense à la génisse pucelle qui, sous la balance de sa mort
Presse le vent avec ses yeux et implore la tendresse de son frère le boucher
Pense à la douleur

Pense au vacarme des douleurs avant qu'elles ne deviennent idée
Et aux étouffements de la musique avant qu'elle ne devienne chanson nuptiale
Pense à la larme aride de la mère du soldat défunt
Qu'elle crie devant l'œil de l'histoire :
« Je suis fière de sa mort... »

Pense à la douleur

Je ne te dis pas : Pleure
Je ne t'invite pas à une messe de pitié
Je ne te supplie pas : prie pour celui-ci ou celui-là

Mais, pense, seulement
Pense autant que tu peux et au plus profond que tu peux
Pense que tu es toi-même l'escargot et l'oiseau
Et la femme et la brindille arrachée
Et plus, sois toi-même, celui-ci, celui-là et celle -là
Pense que c'est toi, celui qui souffre
Et toi, peut-être à cause de la honte
Tu ne parviens pas à dire : « Je souffre »
Toi, tu es impuissant
Lorsque tu supplies en secret,
Tu supplies des murs, des hommes et des icônes
Incapables de soigner la douleur
Pense à « toi » et à la douleur
Attention, la douleur n'est pas une simple idée
La douleur est matière
La douleur est la mémoire des éléments
...
Pense et crois en ce que tu penses
Parce que... Comment peut-on savoir?
Peut-être le vent n'est-il que le cri de la blessure de l'oiseau
Les ténèbres, le gémissement du roc
Le vert, la larme du cœur du végétal
Pense à la douleur

N'invoque le secours de personne et de rien
Ce que tu cries n'est pas entendu
Ce que tu brandis n'est pas vu
Le cri de la douleur : le silence
Ainsi
Pense à la douleur

Pense
(A ce qui était avant l'aspirine...
Quand les gens rêvaient la vie avec leurs dents,
et soignaient les affres de la mort par les cris des cœurs désespérés
C'était avant l'aspirine...
Avant les langues, les messages et les talismans

Avant les grandes interrogations et les grandes révélations
Avant les « Help me » et les « au-secours »
Les « Panse la souffrance de mon cœur par la tendresse »
C'était avant l'aspirine...
Avant le feu, les tambours et les drapeaux
Et les bouteilles des marins en perdition
Qui flottent sur les toits des océans de la mort...)
Pense aux cauchemars de ces temps anciens
Et aux cris de ces gens
Pense à la souffrance des créatures faibles, impuissantes, abasourdiées
et muettes
Pense à celui-ci à celle-là
Et à la souffrance de ceci et cela
Tu souffres ceci, cela et encore cela
Pas comme celui qui participe au festin du repentir ou au festin de la pitié
Mais comme celui qui souffre pour l'ensemble des créatures
Pense à la douleur
Et tu découvriras la langue originelle
De ton ancêtre le Tout-Puissant

11/07/2003

Hala MOHAMMAD

Née en 1956 à Lattakieh

Traduction Rania Samara

L'argent dont j'ai besoin pour me nourrir,
ne se trouve pas dans ma poche
j'ai pris l'habitude de le partager avec les autres
les autres dont les poches fleurissent
de billets
les billets de la vie quotidienne
...
La maison dont j'ai besoin pour ma sécurité

j'ai pris l'habitude de la louer auprès des autres
les autres, dont les murs sont multiples

...

La joie
dont j'ai besoin pour être aimée des autres
j'ai pris l'habitude de la condenser
par une écoute heureuse

...

L'homme
dont j'ai besoin pour l'amour
ne dort pas sur mon oreiller
j'ai pris l'habitude de lui être fidèle
comme s'il était mien

...

Le fils dont j'ai besoin pour la maternité
a ouvert la porte
du jour au lendemain
il a grandi

...

Les pensées dont j'ai besoin pour mon identité
j'ai pris l'habitude de les déposer secrètement
dans ma tête
comme un capital
ultime
de dignité.

Choses de la vie

(Editions Dar al-Rayyes - Beyrouth, 2001)

Le chemisier noir en soie
le même...

je le porte dans les circonstances malheureuses
les mêmes
et dans les circonstances heureuses
les mêmes

Il change de parfum !

...

Le chemisier noir en soie

le même

le chemisier des circonstances

heureuses et malheureuses

les mêmes

je l'ai éteint... à force de changer ses boutons

modifier sa longueur

lui couper les manches

l'asperger de parfum et d'encens

...

Le chemisier noir en soie

je sens

qu'il ne vibre plus

Cette peur-là

(Éditons al-Mou'assassa al-arabiya lil-dirasât wal-nachr,

Beyrouth 2004)

Le ciment a absorbé

un peu de soleil en été

un peu de lumière en hiver

Le ciment a absorbé

le murmure de la vie

le tintement de la nostalgie

la torpeur du parfum

Le prisonnier

s'est collé au mur

à l'écoute de la fenêtre !

Cette peur-là

(Éditons al-Mou'assassa al-arabiya lil-dirasât wal-nachr,

Beyrouth 2004)

ce matin
a tinté la lumière
le sou en argent
que j'ai perdu
dans mon enfance

Choses de la vie
(Editions Dar al-Rayyes - Beyrouth, 2001)

Heureuse,
Épuisée,
Comme... la mémoire.

Choses de la vie
(Editions Dar al-Rayyes - Beyrouth, 2001)



Poèmes

Yann Poncelet

2.1

Recherche d'harmonie globale incluant tous les domaines de la vie dans un premier temps se reposer fût une solution, phases de sommeil profond, exercices de remise en forme combinés avec des séquences hypnotiques de phrases à lire en boucle face à l'Est

.....
.....
.....
.....

La substance entre par la chair

Une requête concerne l'expérimentation de techniques sensorielles
- tel émoi profond bleu

Ce que cette requête déclenche
par pression, par morsure à divers endroits du corps et de l'esprit de l'autre.

Hypothèse pour blanc

Hypothèse pour saigner

En l'occurrence l'hypothèse à retenir serait saigner à blanc

Encre dans du nerf le traitement est dit mot à mot
cette armoire + la liberté
ou tétanos en continu

L'énoncer abîme l'hypothèse se paraphrase ainsi :

Hawaï une source faite de vitesses différentes

« Hawaï est une source faite de vitesses différentes »

N'était une clôture,
l'œil effectue une circonvolution puis restitue le déjà vu
un impératif contre la paupière on déambule à sa rencontre.

Accessoirement...calcul du volume par éclat de peau
méandre consiste à se placer à l'intérieur, le substrat se met à plusieurs mais ne
dévoile rien de plus que substrat

l'exploit accepte de cesser.

On peut, symétrique, désirer changer de vitesse
l'adapter au mouvement - proche de la surface découvrir avec netteté un champ

d'investigation prometteur, un prisme différent souligne la profondeur de l'émotion

- une sensation de blanc.

Le ralenti offre une meilleure élasticité au présent
l'endurance des gestes pulsés.

L'océan n'est pas un liquide (s'écorche au vent).

Océan induit des îles (ce vers quoi l'on dérive).

Comment représenter le niveau esthétique moyen ?

Une île cesse d'être déserte synthétisée par son partenaire.

À contre jour, ajouter de l'ombre sous la phrase
raconter à la manière de, par imposition des mains
par ruptures successives, à chaque fois c'est un système qui l'emporte.

Dehors est un bon décor.

2.2

En d'autres termes sportif la main sert d'outil pour racler la neige sur le pare-brise, d'abord l'essuie-glace - vigoureux sur les doigts, harmonie des ombres portées selon les règles de luminosité, inverse absolument les lucurs composites noires,

les inverse dans des proportions intermédiaires, (région claire du coucher der-

rière le halo du soleil), inverse la région noire placée à l'arrière de la tête.

Halo comme différence à l'exclusion d'une différence envoi des pixels de couleurs fluos vers le halo,
ombres portées dessous - bords du pare-chocs de droite, en bas à droite sous la Plymouth.

Lorsque l'essence est pas chère toute la tribu s'entasse dans la Plymouth pour faire un tour le dimanche,

ronflement du V8 au passage des rapides.

2.3

Corpus, il y a cette ville triste derrière le publié.

Un silence invisible flotte sur la ville, accentué par l'impossibilité d'isoler un bâtiment, une façade, l'entrebâillement d'une porte à partir duquel on échafauderait une stratégie, une légende ou encore le souvenir d'un destin local.

On aurait de bonnes raisons d'imaginer une foule se levant comme un seul homme, le plein soleil comme à l'intérieur d'une pièce unique.

Sur le plan la lueur est dominée par des objets manufacturés que comprime une force active; or la pensée émerge en cercles concentriques ajoutant une troisième dimension à vos souvenirs d'elle.

La coagulation réchauffe

le regard dit l'allure de la courbe

un paragraphe difficilement palettisable,

entre le concept et la question il faut faire une photo,

trouver le tempo perdu au milieu d'un péplum.

« Such wilt thou be to mee, who must
Like th'other foot, obliquely runne;
Thy firmnes makes my circle just,
And makes me end, where I begunne. »

John Donne, *A Valediction : forbidding mourning*

1. Puis Colombine annonce : « je te cède ».

2. Royale comme elle fait avec nous que moyennement ne rentre en soi comme
bout le cours rendu à la vie par un artifice - qu'aucun artifice ne vienne cepen-
dant s'y substituer - qui ne soit, avec nous/de première

3. Serrant tout le long du bras la vérité longuinoie d'un lacet pour que le truc
malgré la fixité déplaie un peu - pour voir -.

4. Mangeurs d'outargue et coussinets au centre sourd d'une anse avide d'y re-
trouver, rendue au dernier tour du sang, la lenteur piquée de cette étoile/seule.

5. Au vrai rebours qu'il tente seulement - parvenus à la rampe pousse sur ses
jambes- de safraner un peu la longue longue vulve à coeur d'or. Car c'est un
sujet fidèle demeuré/à ses sidérations premières.

6. Pour qu'elle sente - « avec nous » ! - tout le poids poum de souffrance tiré du
grain seulement des nuits - viduité te reporte au jardin où fora l'oeuvre/la terre
des crocus-royal lui jette un long long membre de petits plombs.

7. Encore est-on bien nourri ici, par les femmes qui y traînent.
Lentement mangement la partie égueulée du crâne retenu.

8. Le soir fait de ciels vagues vaguement de jours cru + / plus une infinité recouvrée dans les fièvres.
9. Et le monde, alors, court le défilé.
10. Le monde est entier de courtes bascules orange penché à l'aplomb du grand retrait de neige.
11. « Je viens, je viens » suggère la monade continentale réserve de trois anges.
12. « Avec nous ! »
13. Par rapides circulations poum à l'aplomb du retrait de neige le monde va trouer son centre car il est dit « qu' un jour alors lui soit seulement donné... »
- le jour seulement me soit donné merci.
14. Le mime a pris dans l'axe la dimension du nombre et porte un coup, peut-être -réserve et promesse - à l'ancre et au torchon.
15. Puis par lampées sommaires de tout le bol orange.
16. Cette famille-là -dont il est un instant douteux qu'on ait jamais - n'a jamais existé puisqu'aussi bien/mais c'est une autre allègre remontée tranquille/ensemble sur la petite île où casse l'écrou du monde.
17. La tempe porte un trou bien feu ou bien les lents machinements d'un autre seul atome pour les guêpes et les feux.
18. La pointe de la langue passée au flanc de la montagne, poum et fin, soudainement royale.
19. Les colonies descendent par le trou où se fiche un grand bois cendre puis l'autre versant confinant à des plages/sûr ils reprendront le versant d'un jour, familiers comme la peine.
20. Alors l'oeil est mangé comme la verge balance.

21. Comme la verge balance l'oeil est une autre/une autre circulation seulement autour du bout flotté.

Les noyés, cependant, empruntent la même anfractuosité et s'attirent par clabots des langues et fleurs adventices remontées de la mousse.

« Avec nous ! » dit un clown.

22. Eburnées, folles, complexes & mortelles.

23. Le règne est avec nous/est règne la montée du clabot noir -je viens comme elle étouffe- de la mousse pour puissance de trois anges au caillou.

24. Chevaux, chevaux et force, la tête cède, merci.

Enfin, dessus le front d'Arlequin que lèche une corneille, Colombine, souriante, pose culotte.

25-28 janvier 2005, Paris-Brest-Saint-Malo

Documents - et - caetera

Johan Everaers / Arthur Cravan

Brocante saucisse

't Is niet waar. Une de ces brocantes tristes organisées dans le but de divertir les estivants qui s'ennuient dans une de ces stations balnéaires carrément plus tristes encore. Bien loin de ce qu'elles étaient avant, la Parisienne d'à coté les dénonçait comme "brocantes saucisses". Sur la Grand-Place dans mon bien aimé village d'Audresselles, étalés sur une couverture et protégés contre la pluie sous un morceau de plastique, gisaient quelques petits lots de papiers depuis longtemps ficelés, des psautiers poussiéreux et une édition de poche de « Pêcheur d'Islande », qui par cette image drôle avait tiré mon attention. La femme assise dans sa voiture, tout en vidant un petit pot de yaourt, baissa la vitre de sa portière et tâcha de trouver un acheteur pour ses bibelots en me disant que pour vingt euros, je serai le nouveau propriétaire du lot de papiers, les livres inclus.

"Je meent het".

Arrivé chez moi, j'eus un vague sourire en regardant la couverture du bouquin de Pierre Loti et je coupai les ficelles cinquantenaires de mon paquet surprise. Dans du papier kraft, quelques feuilles, des cartes postales, quelques magazines noir et blanc et une vingtaine de lettres écrites à la main. Sur presque toutes les lettres: Terre-Neuve, 1917. Je reconnus « MAINTENANT », le magazine littéraire qu'avait produit Arthur Cravan en six éditions différentes entre 1912 et 1915 et qu'il vendait dans les rues de la capitale française. Mais tenais-je dans mes propres mains les lettres que Cravan, déserteur et à la fuite dans l'Amérique du Nord, avait écrites à sa femme Renée à Paris? Les lettres que Blaise Cendrars prétendait avoir vendues en 1936 à Matarasso dans la rue Bonaparte!
Niet te geloven! Incroyable!

North Sidney, le seize septembre 1917

Ma chère Renée,

Enfin une petite carte de toi. Si tu avais indiqué "General Delivery" je l'aurais reçue bien plus tôt. Je suis content d'apprendre que tu vas bien. Moi aussi je vais bien, mais c'est tout le contraire en ce qui concerne l'ami Frost. Il tousse constamment ; par conséquent, il dort mal et à cause de sa condition physique aggravée, notre voyage se déroule moins bien. Il risque de m'embêter. Dans deux jours, nous pourrions prendre le ferry pour Terre-Neuve et là, nous nous sentirons moins pourchassés. Hier, tout à fait au nord de la Nouvelle-Ecosse, j'ai vu sur le Golfe du Saint-Laurent, un coucher de soleil que je n'oublierai jamais de ma vie. J'ai pensé au "Rayon Vert" de Jules Verne. Ce rayon magique ne m'aura pourtant pas avancé beaucoup. Comment regarder dans l'âme de ton amante quand tu es séparé d'elle par un océan ! Je t'ai [quelques lignes ont été arrachées ici] de cette maudite guerre. Envoie ton courrier à Marie Lowitska, General Delivery, Battle Harbour, Labrador.

Ton Arthur

En fuite devant la guerre, Cravan se déplaçait en stop, déguisé en militaire, et on sait depuis longtemps que sur une partie de son voyage, il voyageait en vêtements de femme. Durant sa vie, Cravan s'est servi d'au moins dix pseudonymes dont un nom de femme. Le fait que Renée devait envoyer ses lettres à Marie Lowitska indique que de nouveau un morceau de la devinette sur le séjour de Cravan à Terre-Neuve est résolu.

Terre-Neuve, Corner Brook, le 25 septembre 1917

Ma grande fille,

Vite un petit mot de cette ville. Le voyage par le ferry s'est bien passé. Ici il me faut faire bien attention et j'ai peu de bonnes nouvelles. Arthur Burnett Frost junior se porte mal et a été hospitalisé ici à l'hôpital de Corner Brook. Je crains le pire et c'est avec regret que j'ai dû l'abandonner. Rester avec lui serait prendre trop de risques. Je fais vraiment tout pour être fidèle à ma devise. MOI ON NE ME FAIT PAS MARCHER. Maintenant que je ne suis plus avec mon ami fortuné, c'est vraiment à moi de me débrouiller seul. Dans cette enveloppe tu trouveras quelques croquis faits par Frost pendant notre voyage vers Port-aux-Basques. Ils sont bien faits et tu feras bien de les conserver soigneusement. N'oublie pas que Frost avait déjà une réputation d'artiste-peintre lors de son séjour à Paris. Je connais

assez bien son père A.B. Frost Senior, l'illustrateur. Sans aucun doute Terre-Neuve sera le terminus pour Arthur B et ce sera un coup dur pour Arthur B. Senior.

Entre temps, j'ai réussi à me loger et j'ai trouvé un boulot dans une ferme isolée près de Curling, un village voisin. Les gens sont très aimables. Je suis entré en contact avec eux par une petite annonce dans le journal local, «The Western Star». La fille de la famille cherchait quelqu'un pour travailler avec elle. Le Labrador est encore loin car je préfère ne pas dépenser l'argent qui serait nécessaire pour le ferry. Je songe aux possibilités d'atteindre St. John's. Dans un café local, j'ai rencontré une personne originaire de Bonavista. C'est un pêcheur et il pense avoir du travail pour moi. Ce n'est pas vraiment du travail que je cherche, mais pour le moment il n'y a pas d'autre solution. Envoie ton courrier à partir de maintenant à Robert Miradecque, General Delivery, Port Union, New Foundland.

Ton Faby, qui t'aime

Le vrai nom d'Arthur était Fabian Lloyd. Le courrier qu'il attend de sa femme doit être adressé maintenant à un de ses pseudonymes. Après son séjour à Curling, Arthur s'habillera désormais en homme et nous ne pouvons que deviner quel a été le boulot qu'il faisait dans cette ferme isolée. C'est dommage que le mystère Frost ne soit pas encore résolu. Frost est né à Philadelphie et je sais aussi qu'il est mort fin 1917. Je n'ai pas réussi à trouver l'endroit ni la date de sa disparition. Des recherches dans les archives communales de Corner Brook n'ont abouti à rien. Dans le Western Star, les noms de Frost ou de Cravan ne figurèrent jamais. Il faudra donc aller à la recherche du nom de Marie Lowitska. Dans sa lettre du 25 septembre déjà, Cravan prévoit une période difficile pour le vieux Frost, tout comme son fils artiste-peintre, et devenu célèbre comme illustrateur. De chagrin, le bonhomme a détruit les oeuvres de son fils, mort avant son trentième anniversaire.

Port Union, Terre-Neuve, le 29 septembre 1917

Ma Bourquignonne,

Hélas, toujours sans nouvelles de Paris. Chère Renée, écris-moi s'il te plaît, comment vous allez tous. Surtout, envoie tes lettres à Robert Miradecque. Ce n'est que depuis quelques jours que je me suis rendu compte que je suis toujours dans un endroit tout à fait impossible. Terre-Neuve est un territoire anglais et par conséquent, je me trouve encore dans un pays en guerre, nom de dieu. Il faut que je file. En tant que Robert Miradecque, je tiendrai

bon quelque temps, mais je n'ai presque plus d'argent. Ici, je ne vois presque rien de cette guerre mais ce doit être bien différent pour vous autres. Le pêcheur que j'ai rencontré à Corner Brook m'a accompagné en auto-stop sur la presqu'île de Bonavista. Hier nous avons passé la nuit à Botwood chez un vieil ami de mon compagnon de voyage. Un séjour qui n'a pas manqué m'inspirer d'ailleurs. J'y ai appris cette histoire que j'ai plaisir à te raconter : Ici à Terre-Neuve vivaient des Indiens nommés les Béothuk. Il y a une centaine d'années, Mary March était une femme Béothuk qui avait été capturée par les Anglais. Son vrai nom était Demasduit et pendant sa captivité, on a essayé de lui apprendre la langue anglaise. Ainsi, les Anglais pourraient disposer d'un interprète. Tu comprendras que..... [quelques phrases illisibles. La lettre a été écrite au crayon]tandis que Mary comme le dernier de sa tribu est décédée. Je pense que les Français ont fait la même chose, par exemple avec les Indiens MicMac sur la French Shore à l'ouest de Terre-Neuve. Pourquoi ne leur auraient-ils pas appris la langue française? Tu comprends que pour une personne bilingue comme moi c'est intéressant à savoir et peut-être qu'ensemble, avec Frost, j'en aurais appris davantage. Hélas, l'histoire a pris un autre cours. Maintenant je suis vraiment à court d'argent et je te prie de m'envoyer du pognon au Consulat Danois. Fais attention surtout d'indiquer Robert Miradecque.

Ton Arthur

Plus tard on a découvert que Renée, la femme de Fabian Lloyd, alias Arthur Cravan, alias Robert Miradecque etc., avait envoyé de l'argent au Consulat Danois à l'intention d'un des pseudonymes d'Arthur. Les lettres arrivaient à Paris par Copenhague avec la mention que le destinataire était parti sur un bateau mexicain, le Santissima Madre de Dio. Avant de quitter Terre-Neuve, Arthur donna de ses nouvelles et c'est cette carte postale qui prouve sa présence au petit village de Port-Union dans la presqu'île de Bonavista. La carte montre un énorme iceberg au large de Cape Bonavista.

Port-Union, le 4 octobre

Ma chérie,

J'ai trouvé du travail sur un bateau de pêche. Maintenant je comprends un peu mieux ce livre de Pierre Loti qu'un jour nous avons lu ensemble. C'est un labeur extrêmement dur.

Ton Arthur

Voici la dernière lettre qu'Arthur écrivit de Terre-Neuve à Renée. Les autres lettres du lot ne sont pas tellement intéressantes à reproduire ici. Arthur annonce son projet de s'enfuir au Mexique. Dans *Colossus* (Ballustrada n° 4, 2004) j'ai déjà parlé du séjour de Cravan au Mexique, où il épousa Mina Loy tandis qu'en France l'attendait toujours sa femme Renée. Les lettres que Cravan a écrit à Mina ont déjà été publiées ailleurs.

Port-Union, Terre-Neuve, le 19 octobre 1917

Ma chère Renée,

Je travaille sur un bateau de pêche. Nous naviguons sous drapeau danois, mais l'équipage se compose surtout d'Islandais. Nous pêchons sur Grand-Banks, un énorme banc de sable plus grand que Terre-Neuve elle-même. Il faut que je te dise que c'est un travail vraiment dur. Et sale en plus. Au fond c'est dégoûtant et je ne comprends pas comment je réussis à tenir bon. Je ne peux plus voir de morues. Mais que mange-t-on ici tous les soirs? De la morue! Qu'est-ce qu'un poète/boxeur cherche ici? Je mène une vie inhumaine, je suis au bord du désespoir et je te supplie de m'envoyer du fric.

William Coaker fait de son mieux pour aider le village qui a été fondé par la Fishermen's Union Trading Company. Il dirige le syndicat et soutient les intérêts des pêcheurs dans son journal "The Fishermen's Advocate". Le cousin d'Oscar Wilde aimerait bien y insérer un article sur son expérience de la vie de pêcheur, mais sans doute, vaut-il mieux me taire. Coaker d'ailleurs ne s'oublie pas et on est en train d'achever "The Bungalow". C'est le nom de cette maison magnifique, mais qui détone parmi les pauvres petites maisons de pêcheur ici dans la Bonavista Peninsula. Ma chère Renée, envoie-moi de l'argent, car je ne tiens plus et tout compte fait, je ne suis pas en sûreté ici.

Dans la baie survolée chaque jour par des balbuzards, il y a une goélette sous drapeau mexicain. Pour autant que je sache, le Mexique n'est pas mêlé à cette foutue guerre et je pense que discrètement, je vais me renseigner sur la date de son départ.

Je t'aime

Arthur

Jean-Pierre Begot, *Arthur Cravan Oeuvres*, Editions Gérard Lebovici, 1987.

Blaise Cendrars, *Le Lotissement du Ciel*, Editions Denoël, 1949.

Johan Everaers, *Colossus*, Ballustrada 18 n°4, 2004.

Actualités // Chroniques

Alexis Pelletier

Une erreur de casting

En terminale, les élèves des sections littéraires passent une épreuve de littérature qui compte pour l'obtention du baccalauréat.

L'Éducation Nationale, dans les méandres opaques de ses commissions, a décidé de porter au programme pour les sessions de juin 2006 et juin 2007, un recueil poétique du XXI^e siècle.

À première vue, il faudrait se réjouir, taper des mains et des pieds, saluer une administration parfois réticente à accueillir le temps présent.

Mais fallait-il choisir *Les Planches courbes* d'Yves Bonnefoy ?

Quand on sait que l'enseignement de la poésie, au lycée, trop souvent a tendance à ne pas dépasser Apollinaire ou Prévert et que l'unique recueil que les élèves peuvent citer doit être encore et encore *Les Fleurs du mal*, on est en effet en droit de se poser la question.

Dans l'œuvre de Bonnefoy, le choix n'est pas judicieux : sans doute eût-il été préférable de choisir *Pierre écrite* ou *L'Arrière-Pays* ? Sans doute - et ceci dit sans aucune agressivité - eût-il même été préférable de choisir un autre nom que celui de Bonnefoy ?

Pour faire étudier le recueil en terminale, l'enseignant dispose d'environ sept semaines (un peu plus, un peu moins, selon le rythme de chacun, les exigences du reste du programme et les épisodes de villepénite aiguë). À raison de quatre heures par semaine, on comprend aisément que la tâche est ardue.

Pour une bonne partie des élèves, tout comme la danse demande aux femmes d'être en tutu, la poésie *c'est quand il y a des vers et des rimes...* Faire évoluer les élèves, leur donner une ouverture sur le poème en sa diversité présente, est un enjeu démocratique majeur. Yves Bonnefoy m'en voudra-t-il de penser que le moindre recueil de Reverdy (dont le nom aujourd'hui encore est absent de bien

des manuels scolaires) eût permis une ouverture et une présence au monde plus séduisante que l'atmosphère entre chien et loup de ses *Planches courbes*?

Et quand elle se vante de faire lire un auteur vivant et de se montrer à l'écoute de son temps, l'Inspection de Lettres, qui doit lire la poésie entre la poire et le fromage, ne tend-elle pas sciemment à épuiser toute velléité adolescente de chercher dans le poème un rapport au mot - je veux dire au monde - différent de celui que la déesse morose de la Communication veut enfoncer dans tous les crânes inclinés ?

Michel Plon

Libres associations

Eric Hazan

LQR

La propagande du quotidien, Raisons d'agir

Bernard Sichère

Pour Bataille

Être, chance, souveraineté, Gallimard

Quand un chat ne s'appelle plus un chat

Licenciements ? Vous n'y pensez pas ! Il s'agit seulement d'une restructuration, phase d'une avancée historique à même de contribuer à la croissance du pays. Soit ! Mais cela ne risque-t-il pas de conduire à une augmentation du nombre de pauvres ? La question ne se pose pas en ces termes et si vous voulez parler de ces gens de condition modeste appartenant pour certains aux couches - évitez le mot classe, totalement dépassé - défavorisées, sachez que grâce au dynamisme de nos entrepreneurs, de nos jeunes et fougueux chefs d'entreprise - le terme de patron avec sa connotation autoritaire n'est pas de mise - les conditions de vie difficiles de ces gens restés en marge du progrès - ne parlons pas de leur misère - devraient rapidement connaître une sensible amélioration. La guerre, les guerres ? Celles dont on parle - laissons là le Soudan et autres zones africaines décimées par les

tyrannies, le SIDA et la famine organisés - sont *préventives*, destinées à rétablir, établir la *démocratie*, c'est-à-dire la possibilité pour les nantis de pratiquer sans entraves un commerce juteux. Elles ne comportent, ces guerres, aucune trace de racisme et lorsqu'elles occasionnent quelques drames - on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs disaient nos grands-mères - il ne s'agit en aucune manière de *crimes de guerre*, tout simplement des *bavures*, comme l'écrivait le journal *Libération* pour évoquer le meurtre d'une écolière palestinienne par des soldats israéliens qui avaient « pris son cartable pour une charge explosive » ! Il faudrait aussi faire la revue de la presse nationale et régionale au lendemain de la victoire du *non* au référendum de mai 2005 : on ne saurait pour cela trouver meilleur commentaire que celui de Madame la Ministre de la Défense Nationale : « C'est une défaite pour la France ». Mais plutôt que de continuer cette énumération, je conseille d'urgence la lecture du petit livre d'Eric Hazan dont les exemples précédents sont extraits, petit livre qui, tout en lui rendant hommage, s'inspire avec respect du travail de Victor Klemperer qui sut identifier et décrire le fonctionnement et les effets politiques de la *LTI* – *Notizbuch Eines Philologen*, *LTI* signifiant *Lingua Tertii Imperii*, la langue du III^e Reich. Eric Hazan cerne pour sa part cette autre langue, elle aussi adoptée « de façon mécanique et inconsciente », celle de la V^e République qu'il appelle *Lingua Quintae Republicae*. La *LQR* est produite, martelée par les médias, les publicistes, les membres des cabinets ministériels qui concoctent ainsi des discours tour à tour rassurants, effrayants ou anesthésiants à destination du bon peuple. Qu'est-ce donc que cette langue ? Appelons un chat un chat, et l'on dira qu'elle est un aspect et non des moindres de la *lutte des classes*, expression qui n'existe évidemment pas dans la *LQR*. Freud y avait insisté, il s'agissait du mot *sexualité*, à lâcher sur un mot on lâche aux trois quarts sur la pensée ! Et la réalité devient ainsi cryptée, qui permet de brouiller la reconnaissance, dans le combat actuel que mènent les jeunes générations contre le sous emploi et l'exploitation accrue qui lui fait cortège, d'un épisode de cette lutte des classes, un épisode qui concerne la résistance à la domination sans limite de ce néo libéralisme gros d'un fascisme prompt à violer le droit. S'en étonner ? Ce serait oublier que le droit, Freud l'a rappelé dans ses réflexions sur la guerre, n'est rien d'autre en chacune de ses étapes que le produit de la violence toujours première.

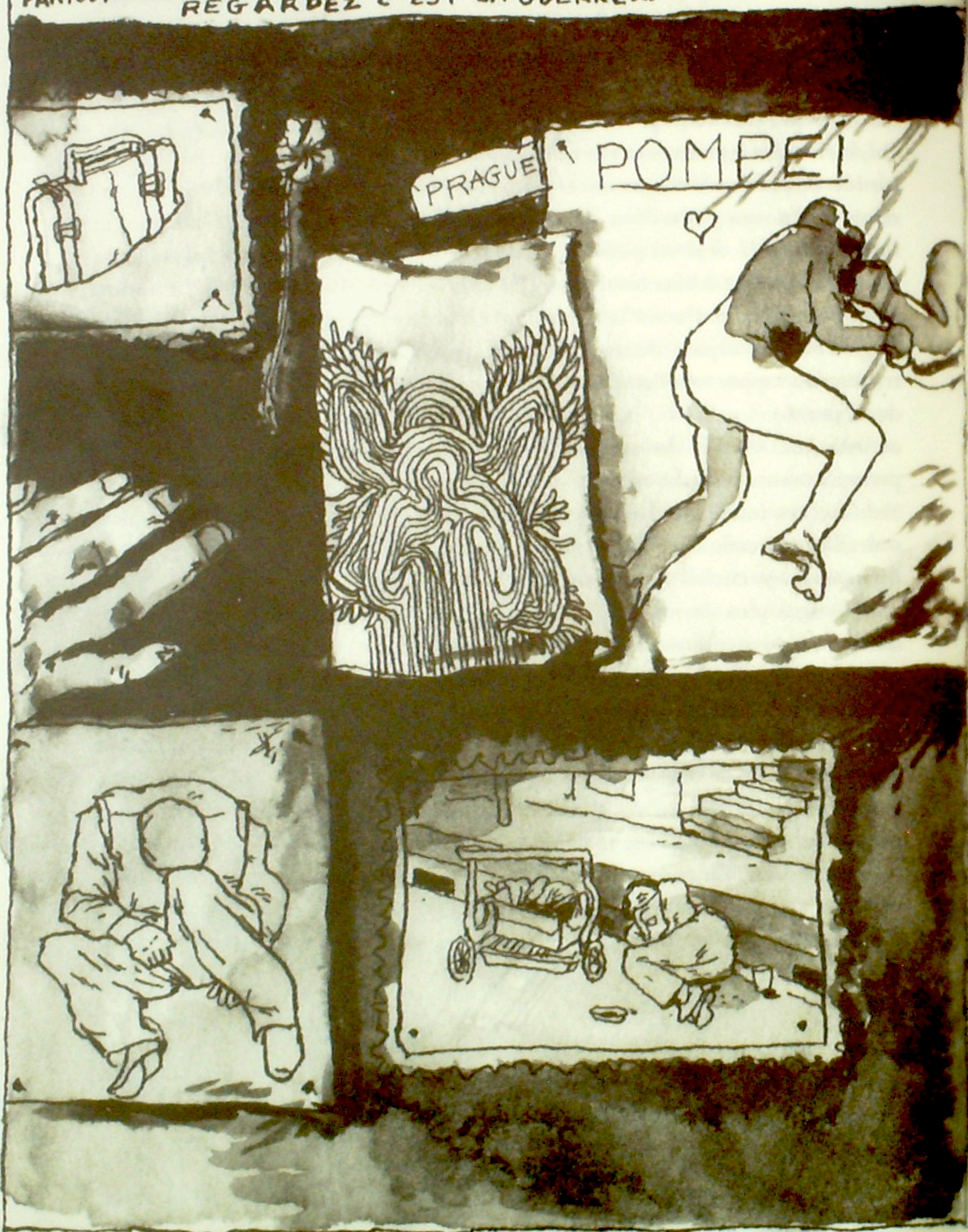
Un penseur... pas un gadget médiatique

La place manque pour rendre l'hommage qu'il convient à ce livre de Bernard Sichère, livre qui est lui-même un hommage d'une rare subtilité, argumenté et

offensif rendu à un penseur écrivain, Georges Bataille, dont les propos, l'œuvre et la présence dérangent en leur temps et encore aujourd'hui les bien pensant de tous bords, au point d'être maintenus à distance. « Je suis pour ceux que j'aime une provocation » : Bernard Sichère situe avec brio le parcours de ce penseur subversif, allergique aux grades et aux institutions, ce penseur qui ne « fait pas de la philosophie » à la manière des professeurs, ceux qu'un Kierkegaard moquait en redoutant qu'ils s'emparent, lui mort, de son œuvre, un penseur qui, bien avant les autres et sans la moindre hésitation, avait vu venir l'offensive bardée de cuistrerie des sciences humaines, un penseur qui d'emblée injecta, réinjecta du *sujet* et de l'*éros* dans ces disciplines, l'histoire, l'anthropologie, la sociologie alors déjà en passe de pétrification, à même de devenir les pièces maîtresses de cet édifice mortifère. En cela bien sûr, Bataille retint l'attention de Lacan, le Lacan d'avant le lacanisme, un Lacan qui commençait de découvrir Hegel. Faute d'espace donc, il faut passer sans s'arrêter sur ces chapitres qui traitent du rapport de Bataille au fascisme, à Sartre, à Proust et qui sont autant de leçons de... pensée. J'eus aimé dire... *et de politique*, marquant ainsi en quoi ce livre était dans le droit fil du frayage opéré par Bataille qui n'hésitait pas à penser à contre courant en cette matière, la politique. Hélas ! Pourquoi Bernard Sichère, cet intellectuel courageux, homme de progrès qui revendique sans sourciller son catholicisme pratiquant, se délecte-t-il, car le ton est de cet ordre, à ressasser ces clichés qui consistent à mettre face à face, en symétrie, ce qu'il appelle sans plus de nuance, une nuance que j'aurais voulue moins politique qu'historique et philosophique, « l'abomination nazie et l'abomination communiste » et un peu plus loin, pour condamner, justement par ailleurs, le primat économique en tout temps et toutes choses, « l'idéal communiste » et « l'idéal hitlérien ». Dommage ! Dommage que Bernard Sichère ne soit pas sensible, c'est du moins ce qui se dégage de ces lignes qui se veulent définitives, à ce seul fait parmi tant d'autres à même d'invalider cette symétrie abusive, à savoir que si la défaite du nazisme aura été la sanction de ce qui n'avait jamais été qu'une folie barbare, l'échec du communisme aura été celui d'un projet peut être utopiste mais, en son temps premier au moins, porteur d'un formidable espoir. Echec réjouissant d'un côté, tragique de l'autre. Il n'y a là aucune symétrie.

"mno, poète defroquée"
episode 9 - FEUILLETON PIRATE.
par Liliane Giraudon & Christophe Chemin.

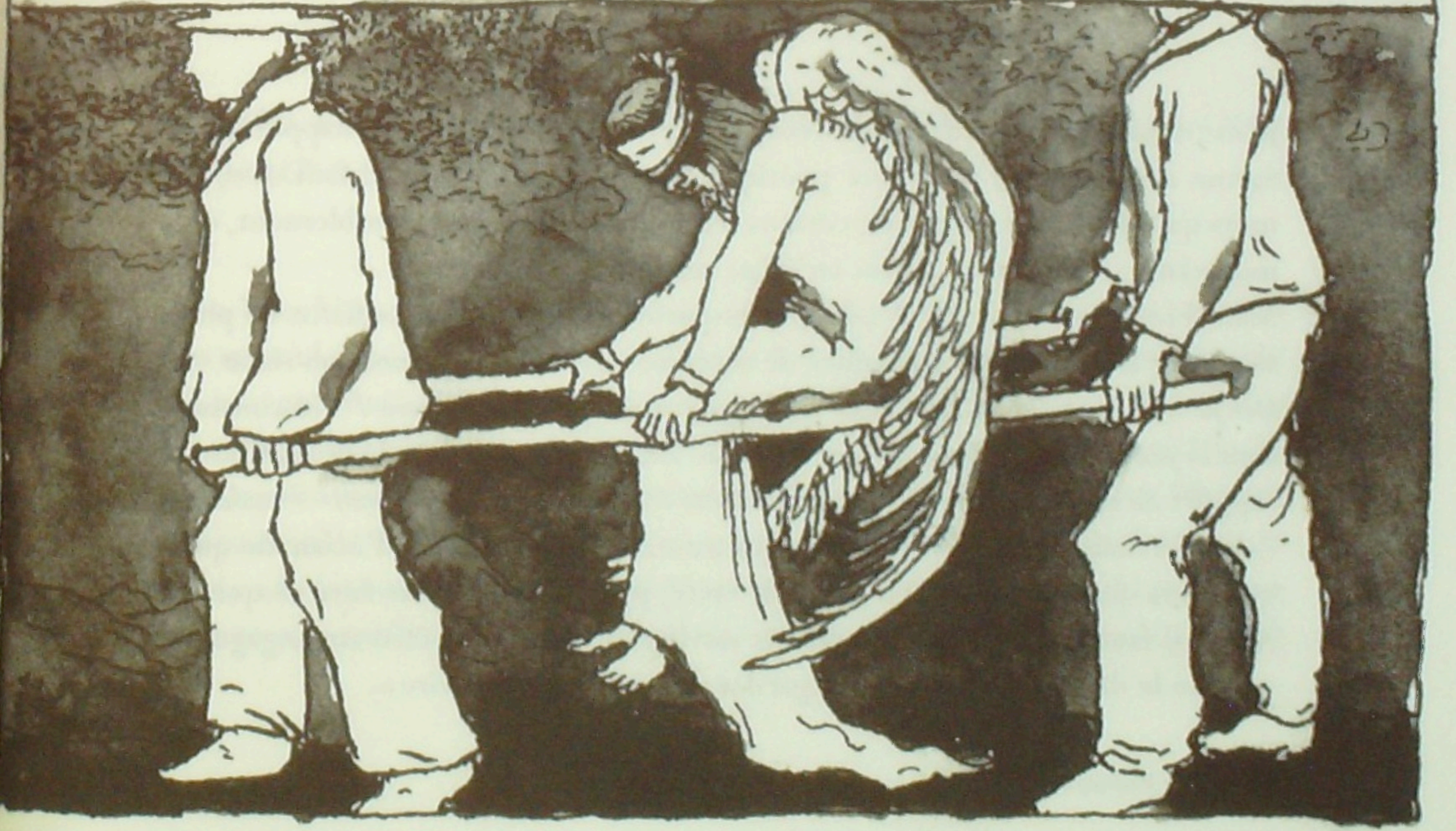
IL N'Y A PAS D'ART SANS REGARD QUI LE VOIT COMME ART. POUR N,
PARTOUT C'EST LA GUERRE. IL DIT : "PARTOUT C'EST LA GUERRE,
REGARDEZ C'EST LA GUERRE..."



NOUS SOMMES EN GUERRE. LA REPRODUCTION GÉNÉRALISÉE
RÉDUIT TOUT À UNE BANQUE DE DONNÉES... NOUS SOMMES EN GUERRE.
N'EST TUÉ AU 9ÈME ÉPISODE. IL DIT:
"C'EST MON NOM QUI M'A FAIT ÇA."



IL N'Y A PAS QUE LES DIEUX QUI MEURENT
SANS CESSER ET DE MULTIPLES MANIÈRES...



1.

AIGUI : *Toujours plus loin dans les neiges. Traduit par Léon Robel (Obsidiane)*

C'est en effet en 1976, ainsi que le rappelle son traducteur, que nous avons découvert, dans le N°28 de *Change*, Aigui le tchouvache. Léon Robel y donnait à lire sous le titre « *Degré de stabilité* », un ensemble de poèmes dont l'écriture s'étendait sur une vingtaine d'années (de 1954 à 1972). Le petit livre, paru ces temps-ci chez *Obsidiane*, fut l'occasion de reprendre une conversation avec un vieil ami. J'ai relu les anciens poèmes, et ceux d'aujourd'hui (les derniers datent de 2003), et ce fut à nouveau comme aller « toujours plus loin dans les neiges ». Je veux dire que cette lecture est de celles qui vous blanchissent la mémoire. L'avant dernier poème « *De nouveau les champs avant le sommeil* » s'achève sur cette parenthèse « *(on s'en va – purement)* ». Pureté, simplicité, pauvreté « *Pauvreté limpide de la Terre - en nous qui parle un peu* » Quoi ! Le vent, les arbres, les champs, le silence, la neige, le bonheur des herbes et des fleurs et « le cœur qui vieillit »...

*de nouveau remué – par la mémoire
des phlox
d'autrefois*

Je me disais : quel poète français réussirait à dire ces choses, et à échapper quand même au pathos, au sacerdoce poétique. Pourtant, ce rien qu'il faut dire, des mots qu'il faut oser employer, comme le mot froid et le mot tremblement, et le mot « âme : « *et l'âme est comme un abîme qui engloutit tout cela* »...

Mais il est bon - on respire -, de quitter parfois nos poèmes étouffants de phrases, pour aller vers ces domaines de sérénité : « *vous vous entonnez un chant – et moi je m'éloigne / peu à peu dans les neiges (comme jadis : silhouette / s'obscurcissant dans la pénombre)* ». Je pensais que la poésie est ailleurs que dans la crispation : ce rapport de l'être au monde, « *brûlante unité / (sortie par la respiration) - / seulement - dans les champs* », dans ce silence qui traverse la parole, dans l'éclair de quelques vers qui jaillissent de la prose de vivre, presque rien. Pour faire ce que fait Aigui, il faut avoir médité longtemps sur le rapport de son être au langage, et, comme le disait Jean Tortel : « *Regarder souvent / Pour écrire* ».

Aigui a beau être, selon Robel « reconnu dans le monde entier comme un des plus grands poètes de ce temps... », la parution de ce petit livre, absolument pur, n'est probablement pas inutile en France pour nous rappeler que cette poésie-là, ça existe :

*partout – de plus en plus – c'est le silence...-
ô donne-moi cette force simple !-*

Post-scriptum

Je venais d'envoyer cette chronique, lorsque j'ai appris que le poète Aigui s'en était allé « purement » loin dans les neiges. (Hélas ! dans la réalité, l'extrême misère). Tristement heureux que j'aie pu rappeler qu'il était un des grands poètes de ce siècle. Siècle de bruit et de fureur, boucan, tintamarre, à la fin siècle des sourds. Que dans la parenthèse on entende le silence, « est-ce que (« au moins ») quand on meurt – on emporte avec soi « des détails », et les derniers mots (2003)

*Et dans le champ marche un homme
il est comme la Voix et comme la Respiration
parmi les arbres qui semblent attendre
d'être Nommés pour la première fois*

2.

MARIO LUZI : *Prémices du désert* (poèmes 1932-56) traduit par Jean-Yves Masson (*Poésie* Gallimard)

Jean-Yves Masson me disait l'autre jour sa consternation : Rien ! (il faut le dire !) Pas un seul écho dans la presse à la parution de ce livre en 2005, l'année même où mourut Mario Luzi. Il y a de quoi, quand il s'agit de la mise à disposition d'un large public d'une part essentielle de l'œuvre « d'un des poètes italiens les plus importants du XX^{ème} siècle ». Saluons donc ici le travail de Jean-Yves Masson, qui rassemble dans une collection de poche, la première partie de l'œuvre de Luzi : « Le lecteur est donc convié à suivre ici le chemin qui mène de « La Barque », premier ouvrage publié en 1935, par un jeune poète florentin de vingt et un ans , jusqu'à

« *Honneur du vrai* », livre de la pleine maturité, qui consacre en 1957, la renommée d'un créateur de quarante-trois ans et amorce déjà son évolution future. ». J'ajoute qu'il serait hautement souhaitable que l'*Incessante origine* (Poésie Flammarion 1985), qui regroupe la seconde partie de cette œuvre (1965-71) soit à nouveau disponible.

Quoi qu'il en soit, *Prémices du désert* est un ouvrage indispensable à qui voudra découvrir ou approfondir sa connaissance de la poésie italienne du XX^{ème} siècle, et par là même mesurer ce qui distingue cette poésie de la nôtre. Un peu de relativisme culturel n'a jamais fait de mal à personne. L'éclairante préface de J.Y Masson permet de suivre pas à pas l'évolution d'une écriture en perpétuelle métamorphose, « *le passage d'une poésie faite de splendeur formelle pure à une poésie consciente de ses responsabilités, soucieuse « d'engagement » non au sens étroitement politique du terme, mais au sens où c'est toute la complexité politique d'une époque qu'il s'agit de dire...* ». J.Y Masson cerne avec beaucoup de précision et de sensibilité la thématique de chaque recueil, l'articulation dialectique de l'un à l'autre, dans le jaillissement d'une création où chaque livre est « *conquête d'une maturité poétique qui va de pair avec la traversée d'une crise profonde.* », travail qui aboutira dans les années 50-60 à ces sommets de la poésie, non seulement italienne mais européenne, que sont *Honneur du vrai* et *Du fond des campagnes*.

Il n'est guère facile de cerner la physionomie cette *poétique* à la fois si proche de la nôtre, et en même temps très différente. Poétique nourrie de sa tradition et d'une fructueuse réflexion sur la littérature européenne (ce qui est déjà un exemple à suivre), et qui la place dans la proximité d'un Rilke, ou d'un TS Eliot, ou, en France, d'un Frénaud. La poésie de Luzi reste centrée sur le sujet, le JE, mais c'est un Je neutre, qui sait que sa tâche est de disparaître dans le réel qu'il regarde et le temps qui le traverse

*Ah, comme il pleut dans la pluie, tu descends
Dans le temps toi-même, tu disparais*

Qui ne cesse de se projeter de son « incessante origine » dans une dimension temporelle qui nous échappe quelque peu, à nous français. Poésie qui accueille, à travers ses ruptures et ses éclipses une temporalité infinie fondue dans « le discours naturel, « dans la continuité fragile d'un sens qui aspire à nier la mort », ainsi que l'écrivait Bernard Siméone. Dans le même sens, J.Y. Masson peut dire, à propos de *Prémices du désert* : « *L'idée centrale est de réaffirmer la vie à travers la pensée de la continuité ininterrompue des générations, par delà les souvenirs de guerre et*

de destruction (...) La méditation sur le destin aboutit à une affirmation de libération » qui passe aussi par une angoisse (« la sphère d'angoisse de Parménide »), une interrogation inlassable sur le sens d'une vie, l'énigme de l'âge qui nous change, le dur désir de durer et la peine à survivre aux instants pauvres ou illuminés.

*Qu'es-tu, que suis-je devenu, moi
qui rôde ainsi dans un aussi venteux espace,
homme à la suite d'une trace fine et frêle*

Questions qui hantent l'œuvre. Statut fondamental d'un Je confronté au temps et à l'espace, sans jamais renoncer à être lui-même dans « l'immensité de l'instant », un mortel dont la parole transcende sa condition de mortel,

*Derrière moi les années s'envolent
En essais. Rien ne fut vain, c'est l'œuvre
Qu'on accomplit, chacun et tous ensemble
Les vivants et les morts : pénétrer le monde
Opaque le long de chemins clairs et de souterrains
Pleins de rencontres éphémères et de pertes*

Mais un mortel aussi qui ne cesse de s'affirmer dans son tissu biographique propre, dans son appartenance à une patrie toscane, à une histoire, une traversée du fascisme, de la guerre, du terrorisme des années 70, des épreuves personnelles, dans la multiplicité des lectures et des réflexions théoriques, dans l'interrogation encore de l'amour qui « aide à vivre, à durer » qui « anéantit et inaugure » l'appartenance aussi à une religion maternelle, « un christianisme anxieux qui rejoint l'athéisme non moins anxieux de son ami Caproni » et qui se fond comme dans « Libation », « avec une sorte d'élan dionysiaque, un salut aux morts » (J.Y.Masson) En ce sens, la collection *poésie*/Gallimard, largement ouverte maintenant aux domaines étrangers, est une entreprise salutaire. À qui aurait tendance à s'enfermer dans les débats formels franco-français et des modèles d'écritures parfois hystériques, elle permet de mesurer à quel point l'atmosphère change dès qu'on prend un peu de recul, dès qu'on passe les frontières linguistiques, qu'on entre dans des cultures poétiques différentes, et pourtant - c'est le cas de l'Italie- si proches de la nôtre. Ainsi J.Y Masson peut-il écrire à la fin de sa préface : « ...les poètes de la génération de Luzi ont quelques points communs essentiels qui font qu'ils laisseront une trace ineffaçable dans la poésie européenne : leur sentiment de respon-

sabilité envers le présent (...) leur opiniâtreté à mesurer le monde avec « les instruments humains ». Tout cela dans une langue mûrie dans l'épreuve, étrangère aux expérimentations de laboratoire comme à la naïveté des confessions plaintives, une langue vivifiée par le rythme, traversée de souffles puissants. Voilà pourquoi il faut, aujourd'hui en France, les lire... »

*Amour difficile à offrir
difficile à recevoir. S'il ose
il se trouble, il éprouve le froid du serpent ;
mais s'il n'ose pas, il erre inassouvi,
plus pressant d'âge en âge, de vie en vie.
Le fleuve coule, et ses remous tournoient
la famille réunie pour le dîner
brûle l'attente, partage la nourriture.
Il tonne, par moment il bruine. L'herbe pousse.*

(Le long du fleuve)

3.

EMMANUEL HOCQUARD, par Gilles A. Tiberghien (Seghers, *Poètes d'aujourd'hui*)

Enfin, et ce n'est pas rien, je dois signaler la parution de ce livre qui vient à point nous rappeler (au cas où on l'aurait oublié) quelle place Emmanuel Hocquard occupe dans le paysage poétique contemporain. Un ensemble de textes groupés thématiquement (Enquête, Histoire(s), Espaces, Grammaire) extraits de l'œuvre, de *l'Album de la villa Harris* (1978) au *Consul d'Islande* (2000) et *Ma haie* (2001), en passant par *Les Elégies* (1990) et la *Théorie des tables* (1992). Choix établi en collaboration avec le poète et précédé non d'une étude universitaire ou philosophique, mais d'une sorte d'enquête. Normal quand on sait l'aversion d'E. Hocquard pour le premier genre et sa prédilection pour le second. « *Les raisons pour lesquelles j'ai écrit ce livre sont nombreuses, nous dit G.A. Tiberghien. Je pourrais dire par exemple que c'est pour comprendre le plaisir que j'ai*

à lire et relire les livres d'Emmanuel Hocquard ou que c'est pour élucider mon rapport personnel à la poésie. » Voilà qui définit d'ailleurs la spécificité de l'œuvre : Elucidation. Décassage de la machine. Un matérialisme poétique. Il nous sera rappelé le goût du poète pour Clément Rosset, Pierre Loti, TS. Eliot ; Le polar ou Tintin et les contours de la ligne claire ; Lucrèce ou Michael Palmer. L'importance de la thématique des fenêtres et des reflets, de la Mercure bleu pâle et de la notion « d'écart » (Le détroit). Du travail d'ouvrier de l'imprimerie (Orange Export). Le passage à la Villa Médicis, le compagnonnage d'Olivier Cadiot, C. Royet Journoud. Le goût du témoignage (Reznikoff) et de la fouille archéologique. (la poésie est enfouie dans la langue) et de la grammaire. Ou encore l'interaction du travail de traducteur, notamment des poètes américains (*Un bureau sur l'Atlantique*) et de l'écriture personnelle. Enfin tout ce qui chez lui contribue à « transcender les genres, à casser ces sempiternelles distinctions entre poésie et prose. ». J'avais modestement tenté de cerner tout cela dans une chronique, ici même, en 1988¹. Heureux que ce livre redonne envie au lecteur d'Emmanuel Hocquard de réviser sa grammaire.

¹ Voir Claude Adelen : *L'émotion concrète*. Ed. Comp'act.2004. On peut regretter l'absence de toutes références aux collaborations suivies d'Emmanuel Hocquard avec *Action Poétique*.

Nadine Agostini

KOA-2-9?

Dimanche-soleil. Visite maison des cygnes. Panneau dire du cygne. Dedans le bois. Promenons-nous dans le bois. Brique rouge et métal en guise de portail. Un cygne donc. Jardin planté d'arbres fruitiers blanches fleurs. Poiriers, pruniers, abricotiers, pommiers, cerisiers, amandiers, pêchers, nectariniers fleurs rouges. Et puis du thym et de la menthe citronnée et du brocoli décoratif qui monte vers le ciel comme robe de fée au mauve rosé au rose mauvé. Difficile couleur à identifier/à regarder. Aperçue parfois dans tableaux. Mais lesquels. Promenons-nous dans le bois. Vous avez un message. Qui pourrait appeler. Personne n'a ce numéro. Ce téléphone ne sert à rien sauf si elle se perd un jour mais il ne fonctionne pas dans les zones urbaines ni rurales d'ailleurs. Dans le bois oui. Vous avez un message. Maison des signes. Personne n'a ce numéro.

Vous avez un message. Toutes mes condoléances. Qui parle ? Qui parle à qui ? Qui est mort ? Elle ne comprend pas qui et qui. Toujours ce téléphone délivre des messages qui ne sont pas pour elle. Papa tu me manques et à ma sœur aussi. Qui est papa ? Pourquoi ce téléphone reçoit-il des messages qui ne sont pas pour elle ? Intercepte la vie des autres ? Lundi-lune. Bon horoscope. Cassé le plat bleu le beau le bleu le très beau tout le monde dit le très beau plat bleu où l'as-tu acheté qui te l'a offert d'où vient-il cassé donc. Plat bleu chiné avec un échiquier de laque et nacre. Partout elle voit des signes. Téléphone rouge + condoléances = sang. Plat bleu + échiquier = homme très encré. Plat + téléphone = plafonne. Plafonne = arrivé en haut au ciel. Elle croire TOUT signes venus du ciel.

Jean-Pierre Balpe

XXVIII

L'information numérique présente, sur toute autre forme de codage de l'information, l'avantage d'être totalement détachée de l'objet qu'elle code et donc de pouvoir s'appliquer à n'importe quel aspect - représentable - de la réalité. Cette représentation peut ainsi être établie à partir des données physiques que peut fournir n'importe quel instrument de saisie physique ou à partir de modèles abstraits comme, par exemple, une description de texte.

Il y a dans cette caractéristique, pour moi, quelque chose de profondément poétique - au sens le plus littéraire du terme - car permettant de mettre en évidence l'information, l'expression dans tous ses états. En effet, la numérisation de l'information met sur le même niveau d'expression une image, un texte, une vidéo, un son, une musique et rend chacun de ses objets accessibles de façon multiples, donc avec des possibilités créatrices inouïes. J'avais commencé à parler de cela il y a près de dix ans dans mon premier article sur la toile (*Action Poétique* n°148) en comparant Internet et l'encyclopédie d'Aldovandri et en essayant de montrer comment l'utilisateur était placé dans une position de créativité expressive par les modalités même d'usage de l'information numérique (on appelle maintenant ce mécanisme cognitif la sérendipité...). Aujourd'hui, bien sûr, c'est plutôt Wikipédia (<http://fr.wikipedia.org/wiki/Wiki>) que j'aurais pris

comme exemple car cette encyclopédie collaborative est plus encore une défense et illustration de mon propos.

Le monde numérique, qui est déjà en place et ne va aller qu'en accélérant l'exhaustivité de ses champs, peut-être ainsi considéré comme un biface : d'un côté de formidables possibilités d'inventivité et de reconfiguration dynamique des savoirs offerte à tout un chacun ; d'un autre d'extraordinaires capacités d'exploitation, y compris commerciales, de ces possibilités. L'un étant évidemment toujours très proche de l'autre. Google est un excellent exemple de cela qui offre sans cesse gratuitement des outils novateurs tout en asseyant, par là même, sa puissance financière et ses tendances monopolistiques. Trois de ses produits récents sont de cette nature : ils donnent à ceux qui veulent les exploiter des ouvertures créatives passionnantes et, dans le même temps, construisent la rentabilité de Google. Il s'agit de Google Earth (<http://earth.google.com/>) qui permet à tout un chacun de se déplacer dans le monde géographique réel comme s'il y était et d'attacher des éléments sur n'importe quel point du globe ; de Google Adsense (<https://www.google.com/adscense/>) qui permet d'acheter n'importe quel mot de n'importe quelle langue du monde et donc de l'utiliser de toutes les façons que l'on veut, ces *façons* pouvant être strictement commerciales ou, au contraire, constituer autant de détournements créatifs car l'outil, en tant que tel, reste neutre sur ce plan ; et de Google Alerts (<http://www.google.fr/alerts/>) qui permet de recevoir chaque jour toutes les informations publiées dans Internet sur n'importe quel sujet. C'est ainsi que je reçois chaque jour, dans mon mail, tout ce qui est donné sur Internet à partir des termes « poésie, poesia, poetry ». Le résultat est intéressant qui va de l'annonce de la mort du grand poète Syrien Mohamed El Maghout à un interview en anglais de la poétesse portugaise Adila Lopez en passant par un article dans l'Humanité. On mesure là toute l'énergie qu'il faudrait pour rassembler ces informations dans un monde non numérique. Ce qui est encore plus intéressant est ce que ce résultat permet d'imaginer, par exemple, pour une revue de poésie en ligne qui ne ferait qu'exploiter ces informations : une revue automatiquement et exhaustivement réactive à tout ce qui se passe dans son champ... J'avoue d'ailleurs être assez étonné qu'aucune ne le fasse encore...

Bien entendu, ces changements - que l'on peut considérer (dans la mesure où ils modifient la totalité de nos rapports à ce qui fonde nos savoirs, c'est-à-dire l'information) comme des changements de paradigme au sens de Thomas Samuel

Kuhn (voir à son sujet http://fr.wikipedia.org/wiki/Thomas_Kuhn - sont en train de remuer en profondeur l'univers de la culture. J'ai eu souvent l'occasion d'en parler ici et d'insister sur ce point.

D'une part le contrôle et la diffusion du savoir, parce qu'il ne nécessitent plus des outils complexes et du personnel nombreux, n'est plus l'apanage d'autorités institutionnalisées. Il est ainsi plus créatif, plus réactif, parfois moins contrôlé, mais la réactivité, le dynamisme et l'intrication des informations (ce que l'on appelle plus souvent l'hypertextualisation et qui constitue un outil de croisement puissant des informations), permettent de largement compenser cette faiblesse comme le montre encore Wikipédia. Un exemple parmi d'autres : le site - certainement d'amateur - <http://www.poesie-erotique.com/> qui offre une anthologie très complète de la poésie érotique française du quinzième au vingtième siècle. Si je doute, par exemple, que le poème intitulé « Robin tout perdu » soit authentique, je n'ai qu'à demander à Google et je tombe sur le site du Centre Supérieur d'études de la Renaissance (CNRS) qui l'authentifie ; de même l'existence de Joachim Bernier, par exemple, est confirmée notamment par les sites <http://poesie.webnet.fr/> et par Wikipédia. Les possibilités de fraude sont donc possibles mais également faciles à contrôler : l'autorité, au sens classique, est donc répartie et diffuse. Ce site sur la poésie érotique présente ainsi un ensemble de documents très intéressants qui sans Internet auraient été difficilement accessibles et auquel je peux faire confiance. Je pourrais multiplier les exemples sur ce type d'approche... Ma tentative personnelle de contrôle et d'action - au travers d'un ensemble fictionnel complexe : <http://jpbalpe.blogdrive.com/> étant un des nombreux points d'entrée possible - sur mon image personnelle dans Internet au travers de mes blogs est ainsi constamment combattue par ce que d'autres sites que je ne peux contrôler diffusent en même temps sur moi-même.

D'autre part un certain nombre de revues de création essaient de prendre acte de ces changements de relation à l'information en s'efforçant de construire des façons neuves de la publier. La revue *Remue.net* - qui s'ouvre sur cette citation de Derrida : « Je veux à la fois être de ceux qui militent pour le livre, pour le temps du livre, pour la durée de la lecture, pour tout ce que la vieille civilisation du livre commande, mais en même temps je ne veux pas défendre le livre contre toute espèce de progrès technique qui aurait l'air de menacer le livre. Je veux faire les deux choses à la fois : être pour le livre et pour

les moyens de communication, d'impression, de distribution, d'échange qui ne dépendent pas simplement du livre, et il y en a beaucoup. Entre les deux, je voudrais essayer d'inventer une stratégie singulière» (Sur parole, éditions de l'aube, 2005) - et s'affirme comme celle d'un «collectif de littérature» (<http://www.remue.net/>) est de ce type qui se présente avant tout comme un recueil de liens permettant de s'enfoncer dans de nombreuses directions au travers lesquelles cependant s'affirme ce que l'on aurait appelé antérieurement une «ligne éditoriale». Son «édito» est à cet égard significatif. L'impression dominante est que le lecteur ne peut jamais rien épuiser et que, sous ce qu'il découvre, il y a toujours autre chose à découvrir. Le texte y est sans cesse un intertexte et l'écrivain, réellement, membre d'un collectif à la fois interne et externe.

Dans l'univers numériques, les savoirs se reconfigurent ainsi sans cesse et ces reconfigurations sont toujours originales. Savoir, c'est plus que jamais savoir que l'on ne sait rien mais que l'on peut toujours savoir davantage.

Joseph Julien Guglielmi

Anne-Marie Albiach

Action Poétique, N°74, 1978

Cahier Critique de Poésie, N°5, 2002

Anawratha, Al Dante, réédition, 2006

Figure vocative, Al Dante, réédition, 2006

Le moins qu'on puisse dire est que la démarche de Anne-Marie Albiach, inaugurée il y a quelque quarante ans, ne laisse pas indifférent...

Oubliés quelques petits détracteurs, cette oeuvre rare et extrême...

Lundi 20 mars.

J'ai laissé cette phrase en plan depuis plusieurs jours, pendant lesquels un rapide voyage à Rome et une lecture en zigzag du *Canzoniere*, acheté là-bas...

Entretiens, reçu une magnifique photo de Anne-Marie que Claude Royet-

Journoud a incluse dans un dessin comme il en a l'habitude, merci, et qui accompagnera cette chronique.

"suole ornar chi poetando scrive

"poetando", écrire en "poétant", disait Pétrarque, dont les "chansons", comme celles de ses frères troubadours me ramènent à Anne-Marie dont on peut dire que la poésie est sans conteste la plus musicale de toutes les poésies d'aujourd'hui...

Cette œuvre si rare, je répète, qui fut saluée au cours des années par des écrivains tels que Blanchot, Jabès, Bonnefoy, Laporte...

Mardi 21 mars.

Et ailleurs (U.S.A.) par les plus marquants tels que Duncan, Palmer, Zukofsky, Rosmarie Waldrop, Keith Waldrop, ainsi que Bernstein...

Mais Anne-Marie n'a nul besoin de défenseurs. De plus, il est à noter que cette oeuvre qui pourrait se draper dans un splendide isolement a toujours fait son chemin, et Anne-Marie le souligne souvent, avec un nombre important de poètes de sa génération dont certains furent ses très proches amis. Je voudrais citer parmi eux Claude Royet-Journoud et Michel Couturier (on se souvient que ces trois poètes fondèrent à Londres, dans les sixties, la revue *Siècle à mains*, où A.M.A. publia son premier livre, *Flamigère*, en 1967).

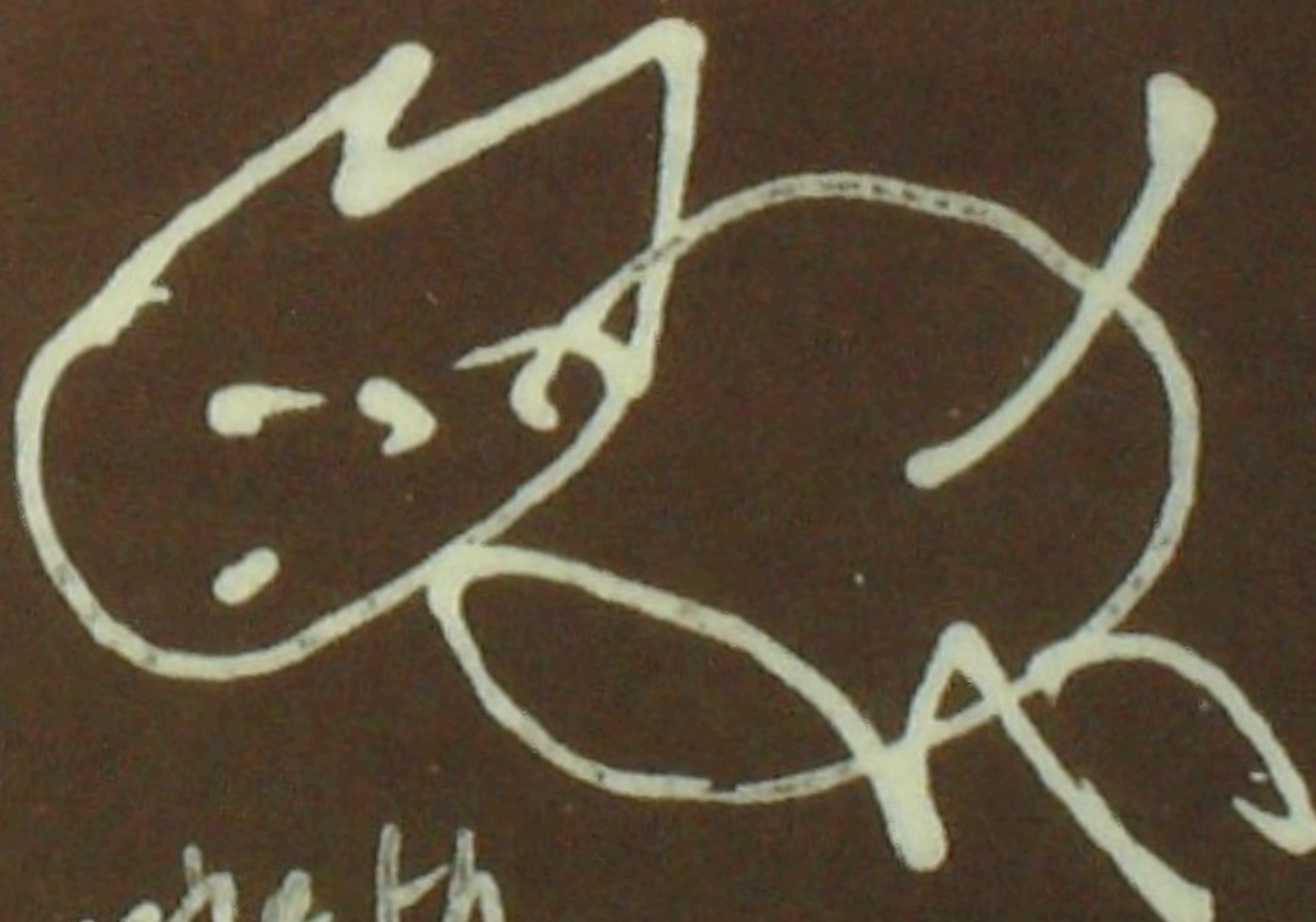
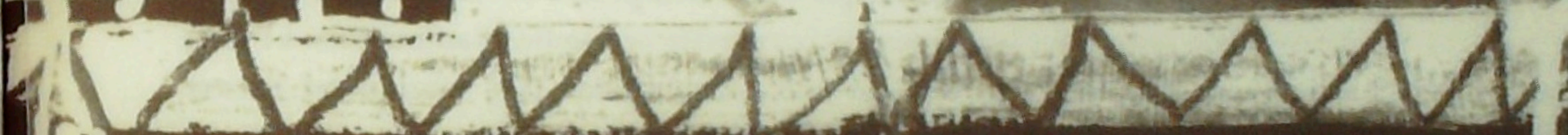
Mardi 28 mars.

"mais le corps de mémoire..." écrit-elle...

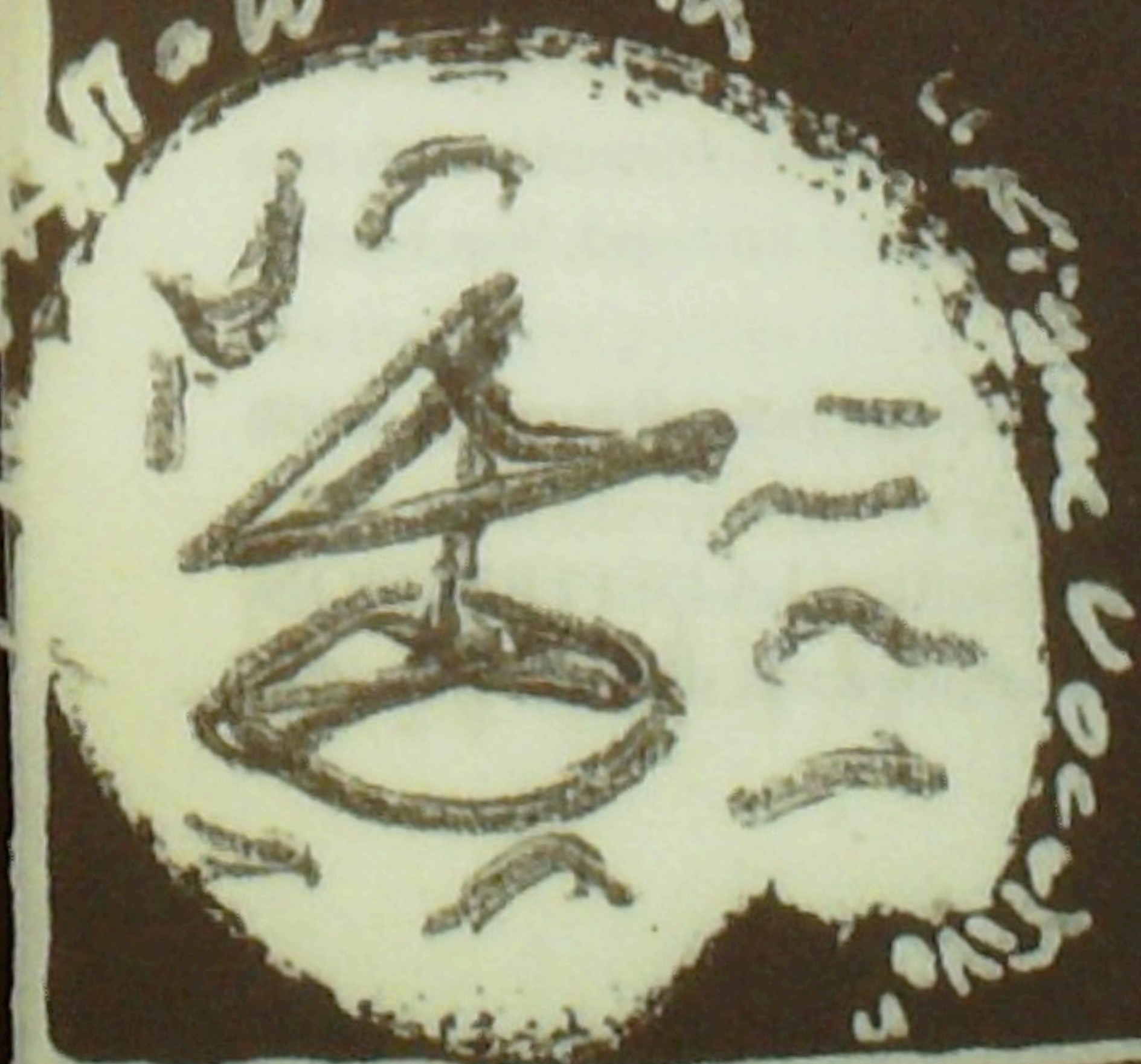
C'est que contrairement à la poésie, disons traditionnelle, qui tendrait volontiers vers une abstraction distinguée, celle de A.M.A revient souvent et fondamentalement vers une corporéité dont les gestes sont ceux d'un théâtre ou d'un ballet qui peut engendrer soit un enchantement, soit une paralysie concomitante...

C'est dire l'extrême ouverture sémantique de cette démarche. Ouverture au sens où l'entendait Umberto Eco dans des oeuvres comme celle de Joyce. Ouverture surgie dès Etat (et déjà dans *Flamigère* et que l'on retrouve dans *Figure vocative...*)

"l'épreuve convulsive se faisait urgence
meurtrière de la perception
le corps se révulse
transe si ce n'est la lumière dans
une permanence qu'elle évoque
qu'elle perçoit au passage



Maawhehta



Maawhehta
Vocals



la peur nudifie ses traits
sur la page dangereuse
le foyer où se pose la nuque
cheveux épars dans la flamme
dans les parallèles
d'un éveil dérobé aux terreurs
et ainsi dans la hâte
précipitent-ils le destin
passant point d'une ligne
"la bouche ouverte"

"Im diesem Walten sind aus ursprüngliches Einheit Ruhe und Bewegung verschlossen und eröffnet." écrivait Heidegger...

Repos et mouvement s'ouvrent et se referment à partir d'une unité d'origine...
C'est cette unité originelle qui marque l'oeuvre d'Anne Marie et ce jeu dramatique d'ouverture/fermeture qui donne à sa poésie ce mouvement inouï de pensées, de sensations brûlantes, de corporéité sensuelle et amoureuse à l'aune d'un excès mis en scène dans un opéra flamboyant... Où musique et théâtre ouvrent à l'expression poétique un champ illimité.

Jeudi 30 mars.

Toujours dans *Figure vocative* :

"elle tend ses paumes
vers une terre corporelle
où s'éblouit le sacré
il halète cette nuit-là"

D'aucuns pourraient évoquer un mysticisme sans dieu avec cette brûlure physique mise en acte, cette extase orgastique qu'on trouve chez Thérèse d'Avila ou Juan de la Cruz... et qui se font écho dans l'autre réédition, *Anawratha*, un ensemble de lectures de Jabès, Mallarmé, Collobert, Royet-Journoud, Von Kleist, Zukofsky, Giroux, Jensen...

Anawratha, ce roi birman du XI^{ème} siècle qui introduisit le bouddhisme du Petit Véhicule et fut tué par un boeuf, dit-on...

D'un auteur à l'autre, et, particulièrement dans la section LA DÉPERDITION DE "CHANCE" (C.R.J.), les termes de corporéité, de béance, de nudité revien-

nent avec l'onanisme aux draps froissés (section Mallarmé) et la transfiguration alchimique des corps... entre la vie et la mort du geste... dans la séduction phallique de l'Image... Jusqu'à ces choses de lumière de Zukofsky, jusqu'au scandale du corps...

Tout ce qui fait des livres d'Anne-Marie une succession emblématique d'éblouissements, d'opéras fabuleux et de théâtres d'ombres/incendies, de feu et de glace...

Et, redisons-le, de postures sans fard, amoureuses : "un corps éclate et se renverse sur la couche" (Jensen)

"das Saitenspiel

Das hochgestimmte silbertönende zwar"

Hölderlin avait bien mis en oeuvre, avec son génie, la musicalité du poème, celle qui nous transporte et nous brûle "dans le désordre de l'espace de la chair" dans les lignes, les vers et les versets inoubliables d'Anne-Marie Albiach.

Christophe Marchand-Kiss

... et compagnie !

Stratégies de survies - C'est un livre publié au *Bec en l'air*, vendu au profit de *Solidarités contre le chômage*, préfacé par Jean-Baptiste de Foucaud. Son nom : *Objets-chômage*. Karine Lhémon a photographié des chômeurs et l'objet qu'ils ont choisi de lui montrer pour survivre à leur nouvelle condition (accompagné d'un petit texte qu'ils ont écrit, qui n'a jamais valeur d'explication, qu'il veuille instaurer une distance, une intimité, ou exprimer un rejet, un découragement etc.). Objet qui leur permet d'être là, au monde, quand bien même *une* identité sociale leur a été soustraite, ce qui signifie aussi que le travail est à la fois modèle et façonne, imprime une dictature de la fonction, du comportement, impose des trajets, et parfois des idées.

Cependant, être au monde, ce n'est pas simplement s'approprier des objets. C'est aussi exercer un retour sur/vers soi qui n'est pas quantifiable, qui n'est pas non plus souvent qualifiable. L'objet, qui peut être intime, mais ne l'est pas toujours, renvoie le chômeur à sa condition. Il devient une tautologie de son

état (et non de son individualité propre), de son impossibilité crue à maîtriser le monde dans lequel il vit. Il le fait sortir, certes, de lui-même, mais le renvoie à lui-même dans un même mouvement. Un objet solitaire est, et reste (même partagé), un objet de solitude. Un objet « hors-de-soi » est un objet que l'on garde en soi, une fois qu'on l'a choisi, qu'on lui a donné une fonction (alors que le chômeur voudrait retrouver un « infime » de *sa fonction* - qu'il estime peut-être *première* et qu'il a perdue), même si ce *ne sont que* des tickets de métro, du Lexomil ou des bouteilles de vin, qui ne font ni mal ni bien, qui *font*, au-delà de tout désir et de toute souffrance du désir non-partagé.

Les photographies de Karine Lhémon *donnent* aussi cela : elles incitent à la réflexion politique, là où le cynisme de la plupart des dirigeants de ce pays depuis trente ans (plus à droite qu'à gauche, convenons-en) a tout fait pour que le chômage soit une « maladie endémique » qui ne se soigne pas. Ce que j'appellerai une « épontille sociale », qui contesterait toute contestation sociale ou, plus prosaïquement, qui donnerait l'impression (le fantasme), par exemple, à un précaire ayant (un) peu de travail de se sentir « privilégié ».

Cela *donne* aussi autre chose : car il y a là matière à une complexité de plans - et d'histoires, si on peut appeler cela histoires - rythmés, rapides, débarrassés ou presque de la narration traditionnelle, introduisant des rapports obliques, parfois paradoxaux, la collusion d'éléments hétérogènes issus du quotidien, de la réflexion etc., s'avérant déterminante. Il ne s'agit pas là de souder des fragments entre eux et de leur faire dire des choses précises - absence de vision *aboutie* du monde -, mais de les laisser vivre entre eux, dans leurs interruptions, leur complexité, leurs contradictions, en cherchant à les rapporter au monde qui nous entoure. On rapporte *du* monde, on ne l'interprète pas. On « reprend » le monde, on ne le « refait » pas. Objectivité photographique ? Bien sûr que non. À *autrelangue*, *autrimage* !

Puis : le fait d'être perdu dans ses pensées, perdu, (in)justement, dans l'objet, identique, de ses pensées, permet d'échapper au monde et, dans le même temps, s'y inscrit, fortement, déborde l'intolérable (ce quotidien qui n'est presque pas *rendu*) par l'imagination d'un monde différent, ou d'une vision - perturbée, perturbante - de ce monde, à partir d'un fragment de celui-ci - la polarisation du regard sur un objet (ce peut être intérieur, l'on peut être son propre objet). Et la pensée s'échappe, *outrepasse* le monde par des séductions et des perspectives nouvelles, parfois, ou bientôt, déçues.

Au fond : perte de temps. Êtrement des images. Prendre son temps. *Gagner* du temps : en le fractionnant.

Puis : tout cela me fait penser aux jeux à l'élastique de l'enfance. Car il y a dans cet étirement à la fois une complicité (on tire en même temps), une distance (plus on tire, plus on s'écarte l'un de l'autre) et une observation, un contrôle voire un jugement (de l'autre, à travers sa performance). J'aimais cette répartition qui donne au sauteur fautif un statut d'observateur, de contrôleur peu ou prou objectif, de juge s'il est doué pour ça (l'effleurement d'un fil est visible) : renversement parfait des rôles, égalité parfaite (hormis la contestation). Idée d'appropriation d'espaces (éphémères, mais qui se répètent à n'importe quel moment, à n'importe quel endroit). C'était - c'est toujours - un grand jeu démocratique, ce qui n'est pas le cas de la marcelle.

Et puis encore : à quel conflit intérieur est-on confronté lorsqu'on ne sait pas retenir les objets *entre ses mains*, et qu'on les *lâche* au sens strict devant quelqu'un qui photographie. Lâcher symboliquement des objets, éventuellement les abîmer ou les casser, voilà qui va à l'encontre de la survie, car on veut la vie, simplement, qui est aussi *tout contre* la survie, à ce moment (encore) donné. C'est, en fait, tout le contraire d'une *stratégie*. Ce n'est pas grave pour celui ou celle qui photographie : mais le moment n'est qu'une consolation.

Enfin : Perec, dans *La Ligne générale*, sur Robert Antelme : « La survie est d'abord phénomène de conscience. Elle est une "revendication presque biologique d'appartenance à l'espèce humaine" : c'est une prise de conscience de son corps comme totalité irréductible, une découverte de soi comme singularité indestructible. » Oui. Et ce n'est pas hors-sujet.

Vient de paraître

Claude Esteban
Trajet d'une blessure

Farrago
Jean-Pierre Verheggen
L'idiot du Viel Âge

L'arbalette

Quand je prépare cette chronique dans ma tête, quand j'y pense, comme à un objet à façonner en prenant mon temps (très agréable, la périodicité trimestrielle : on voit / laisse venir ; il n'y a pas le feu au lac), je ne me dis pas « de quoi est-ce que je pourrais bien parler », ou « que choisir » (je préférerais ne pas trop choisir). J'essaie de me mettre dans une position flottante, j'essaie d'éviter (contourner) deux angoisses symétriques, celle de la page vide et celle de la page (trop) pleine. Ce qui m'aide, c'est de n'écrire qu'au dernier moment, ou plutôt, à l'avant-dernier. Le tout étant de garder l'équilibre sur la fine frontière qui sépare le trop tôt du trop tard.

•

HOLLYWOOD

IS A

VERB

Certains d'entre vous auront vu, j'espère, l'exposition « Ed Ruscha photographie », au Jeu de Paume. Je dois à Éric Suchère, mon toujours infallible guide en la matière, la mention de son incontournable. Né en 1937 à Omaha, dans le Nebraska, mais ayant surtout vécu à Los Angeles, Edward Ruscha (le Californien par excellence selon Pontus Hulten) a entre autres choses « écrit » une quinzaine de livres (de *Twentysix Gasoline Stations* en 1963 à *Colored People* en 1972 et *Hard Light* en 1978), et ces livres (volume = couverture + pages + tranche) sont à mon avis d'authentiques « poèmes visuels ». Chacun d'eux se présente comme une petite (plus précisément, discrète) série de photographies sur un thème. Par exemple, *Various Small Fires and Milk* (1964) énumère quelques « petits feux » (cigarette-pipe-cigare-chalumeau-briquet-allumettes-gaz d'une gazinière...) et conclut par un intrus (*and Milk*). L'intrus n'est pas systématique, quand il y en a un je crois qu'il a une fonction virale, ce qu'il s'agit de détruire (à petit feu), c'est, c'est, c'est... (devinez quoi) : « *les explications ont en elles quelque chose qui annule le pouvoir de ce que l'on fait* », phrase qui me semble émaner d'un grand penseur. Loin des inventaires à la Becher (Hilla u. Bernd), documentaires, exhaustifs et réguliers, les séquences à la Ruscha sont : inutiles, incomplètes, loufoques et de (très) petites dimensions. Ce qui en fait je trouve le pouvoir critique, donc poétique, si par poésie on veut bien entendre l'un des biais possibles pour mettre en crise la réalité et la représentation (CQFaudraitD).

« Déplacer et perturber sur un mode flegmatique », dit le dépliant de l'exposition. Autre chose encore, à propos d'ironie : Pontus Hulten souligne que ce n'est pas de cela qu'il s'agit avec Ed Ruscha (*Écrire sur le tableau*, catalogue Centre Pompidou, 1989), mais plutôt « d'un sens de l'absurde, d'un travail sur le décalage et le déplacement assez comparable à la façon dont le ready-made fonctionne, en faisant appel à cet effet magique qui se produit quand on transforme le contexte avec énormément de soin et d'amour, voire de passion quelquefois ».

Détruire superbement le contexte

« Gertrude Stein, mais c'est illisible » : il se pourrait que cette phrase, même et surtout quand elle n'est pas prononcée ni même consciemment pensée, désigne la sorte de tache ou de taie qui s'interpose plus ou moins lorsqu'il s'agit de lire cette œuvre, électivement cette œuvre. Il n'est d'illisible que pour celui qui ne veut pas lire. Les *Strophes en méditation* (Stanzas in Meditation) seraient « far from easy to understand » selon Richard Bridgman. Quel est l'obstacle (quelle est la taie) ? Tout est dans l'*under* je crois, dans l'*under* de understand, dans la lecture comme *understanding*. Il n'y a pas de monde sous (ou derrière) les mots ; sous les mots il n'y a pas d'autres mots. Dès lors, comme l'écrit John Cage, il s'agit « de réveiller le son et l'aspect d'un mot (...) et de détruire superbement le contexte, les inhibitions adjectives et syntaxiques qui font que toute poésie est verbiage » (cité par Pierre Courtaud dans son livre *Gertrude Stein - notes, parenthèses et jeux de roses*, Al Dante 2000). D'où vient qu'un tel livre, qui déploie (et se déploie dans) un espace lisse, non strié (1), un espace ouvert, illimité dans toutes les directions, sans haut ni bas ni centre ; d'où vient qu'un tel livre, d'où les substantifs et les noms propres ont quasiment disparu au profit des deictiques, pronoms, adverbes, conjonctions ; d'où vient qu'un tel livre, moins qu'un volume mais plus qu'une surface, fractal à l'image de l'éponge de Sierpensky ; d'où vient qu'un tel livre qui, lu à haute voix, ressemble de manière presque inquiétante aux sonnets de Shakespeare, pour la sonorité, pour la beauté de la ligne (à moins que ce ne soit quelque chose comme entendre par surprise un acteur déclamer à deux pièces de distance, sans pouvoir distinguer si c'est Donne, Milton ou Marlowe) ; d'où vient qu'un tel livre, comme le flux monotone de l'eau contre le barrage produit l'électricité, produise en moi lisant, contre les barrages qui assujettissent le désir, l'excitation, l'agitation, l'émotion, l'exaltation ? Je ne sais pas. L'enfance de l'art, peut-être. Une sorte d'inaltérabilité, une suprême innocence. Merci à Christophe Marchand-Kiss et aux éditions Al Dante de permet-

tre enfin aux lecteurs français de se faire dans leur langue une idée de ce livre capital, cinquante ans après sa première parution.

cannoni, cannoni, dynamite

À la fin de *Logiques des mondes (L'être et l'événement, 2)*, Alain Badiou ramasse en 66 énoncés ce qui est développé dans les 600 pages et quelques de son livre (2). *Qu'est-ce que vivre?* demande le philosophe en conclusion de ce qui apparaît comme son grand œuvre (dix-huit années séparent le 1 du 2), question intimidante « à laquelle, si grand soit son détour, la philosophie est à la fin sommée de répondre ». Pour la dialectique matérialiste dont l'axiome énonce qu'« il n'y a que des corps et des langages, sinon qu'il y a des vérités » (énoncé 1), « vivre » et « vivre pour une Idée » sont une seule et même chose (énoncé 63). « À tout animal humain est accordée, plusieurs fois dans sa vie, et pour plusieurs types d'Idées, la possibilité de vivre » (énoncé 65). « Commencer, ou recommencer, à vivre pour une Idée est, puisque c'est possible, le seul impératif » (énoncé 66 & dernier). Voilà qui sonne peut-être étrange, ou inactuel, aux oreilles de mes contemporains, surtout plus jeunes (que moi). Mais voilà qui produit un son clair, un son métallique tranchant et vibrant, qui me rappelle le cri du repasseur à la fin de *Sicilia!* (Huillet/Straub/Vittorini). Ah! S'il y avait des couteaux et des ciseaux, des poinçons, piques et arquebuses ; mortiers, faucilles et marteaux, canons, canons, dynamite. *Noir.*

(1) Joseph Conte, *The Smooth and the Striated : compositional texture in the modern long poem*, Modern language studies, 1997.

(2) Entre parenthèses, de cet ouvrage je n'ai lu pour l'instant comme recension journalistique que celle de David Rabouin, dans *Le magazine littéraire* d'avril. Roger-Pol Droit, dans *Le Monde* (vendredi 24 mars), on dirait qu'il a renoncé à lire.

Vient de paraître

Roger Laporte
Lettre à personne

Lignes

33. *Histoire de la France littéraire*, t. 3 : « Modernités XIX^e-XX^e siècle » [P. Berthier / M. Jarrety], PUF 2006 : 880 p. 21 .

Tous les dithyrambes séviront. Dans « *Le Monde des livres* » du 7/04/2006, M. Contat n'hésite pas à vanter sans réserve cet « ouvrage d'histoire de la littérature française, appelé à faire date par son ampleur et sa nouveauté. » Voyons donc ce qu'il en est, pour la poésie « au XX^e siècle », sous la plume censément *autorisée* (comme disait Coluche) d'un parmi la « centaine d'enseignants-chercheurs » qui s'y collèrent : J.-M. Maulpoix. Dans un chapitre de 50 pages - où la *ligne de crête matérialiste* Apollinaire/Ponge/Heidsieck est une fois de plus sacrifiée sur l'autel du culte rendu à la filière lyrico-mystico-idéaliste Claudel/Valéry/Breton/Char/Bonnefoy & C^e -, et à l'intérieur d'une section fourre-tout de moins de 2 pages intitulée « Diversité formelle » (?), on finit par dénicher *un unique paragraphe* traitant (?) des poésies « expérimentales » de la seconde moitié du XX^es., ainsi reléguées, en vrac, aux marges des marges... et en quels termes ! On reste médusé de lire, dans un ouvrage « appelé à faire date », un tel concentré d'ignorance et de méprisante agressivité : « Enfin, au terme de ce mouvement par lequel la poésie se déborde, se suspecte, sort d'elle-même et parfois se nie, il faut noter quantité de formes ou pratiques marginales, telles que le lettrisme, les collages, la poésie tract, le spatialisme de Pierre Garnier, la poésie sonore du groupe "Polyphonix" animé par Bernard Heidsieck, la poésie performance. » - On admire le souci de cohérence (« le lettrisme, les collages... ») et d'exactitude (« "Polyphonix" animé par B.H... ») de l'énumération, dont la désinvolture et le *tout-venant* suffisent à signifier la modalité hautement dépréciative... (Il est vrai qu'un peu plus avant, on a pu découvrir qu'« en 1916 Tristan Tzara [seul, bien sûr...] fonde à Munich le mouvement Dada »!) - Les ayant ensuite qualifiées de « tentatives formalistes ou déconstructivistes saugrenues », l'auteur, lui-même héraut transi d'un lyrisme néo-éculé, rebaptisé on ne sait pourquoi « critique » - l'ultime section du chapitre, vers laquelle tout converge, s'intitule « 1980 : un nouveau lyrisme ? » -, s'estime alors en mesure d'asséner l'argument massue : « Il ne semble d'ailleurs pas que ces tentatives extrêmes ou extrémistes aient jamais donné lieu à des œuvres de premier ordre » - telles que la sienne, sans doute ?

Contat commençait son article sur ce constat : « Voici donc de quoi sont capables

aujourd'hui l'université et la recherche françaises». On leur souhaite d'être capables de mieux... tout en se demandant comment les deux « savants éprouvés » qui ont assuré la direction de ce volume ont bien pu laisser passer ça ! Ou : pourquoi ont-ils confié ce travail « scientifique » à un auteur aussi *partisan* ? Et il conclut : « Rendez-vous dans dix ans, quand l'ouvrage, au-delà de l'admiration, aura commencé à produire ses effets culturels ». Or c'est bien là, précisément, ce qui est le plus à redouter. Bref : *la lutte continue...*

34. Éric Hazan, *LQR, La propagande du quotidien*, Raisons d'agir 2006 : 128p. 6 .

Je définis volontiers la *poésie bruyante* (à ne pas confondre avec la « sonore », le mot *bruit* désignant tout ce qui contrarie la bonne transmission du supposé « message ») à l'aide de ce slogan : *du bruit dans la pointCom* ! Beaucoup de théories, implicites ou explicites, de la poésie se sont autorisées, plus ou moins ouvertement, ou consciemment, d'un rousseauisme linguistique, tel qu'il se formule dans l'*Essai sur l'origine des langues* du philosophe genevois : nées de l'expression des passions - qui demeure l'objet de la poésie -, les langues ont dégénéré sous le double effet de l'intellectualisation et des nécessités communicationnelles dues aux progrès de la vie en société. C'est le cas de René Ghil assignant au Poète le devoir de restituer en son unité organique perdue le signe linguistique, et pour cela, d'écrire avec « les mots-musique d'une langue-musique » ; c'était - variante idéaliste - la condamnation mallarméenne de « l'universel reportage » et la fonction, dévolue au « Vers », de « Donner un sens plus pur aux mots de la tribu » ; c'était encore - variante politique et mystique - la haine que Hugo Ball voua au délabrement de la langue par le « journalisme », auquel il opposa les « poèmes sans mots », comme le séminal *Karawane* (c'était là, pour lui, le sens même de Dada).

« Universel reportage », « journalisme », *pointCom* - autant de variantes historiques d'une entreprise ininterrompue de pénétration / confiscation de la langue par les forces dominantes du champ politico-économico-médiatique, analysée - sous des formes particulièrement aiguës - par V.Klemperer, *LTI, La langue du III^e Reich* [1947] (LTI = *Lingua Tertii Imperii* = l'allemand nazifié), et, via la fiction, G.Orwell, *1984* [1948] (*newspeak* [novlangue] = langue du Parti = l'anglais bigbrotherisé). Hazan en analyse une variante récente : LQR = *Lingua Quintae Reipublicae* [et non « Respublicae », qui est un barbarisme !] = ce français falsifié, travesti en « idiome du néolibéralisme », branche hexagonale du planétaire *anglomickeydollar* qui résulte sous nos yeux, et dans nos oreilles - mais aussi,

hélas ! insidieusement, dans nos propres bouches (où se défait ainsi notre pensée) -, d'un processus initié « au cours des années 60, lors de cette brutale modernisation du capitalisme français traditionnel que fut le gaullo-pompidolisme. » Il en propose une typologie et un démontage à la fois précis et incisifs, alertes et efficaces (il s'agit, précisément, de nous mettre *en alerte*), et aussi argumentés que documentés (nombreuses citations compromettantes de plumes *autorisées...*) : soudaine promotion de termes comme *décideurs*, *expertise*, *contraintes extérieures* (auquel il faudrait adjoindre *marge de manœuvre*) ; subreptice substitution de *plan social* à *plan de licenciement*, de *retour sur investissement* à *profit*, de *réforme* à *remise en question des acquis sociaux* (rebaptisés *privilèges* !) ; « essorage » de mots tels que *communication*, *idéologie*, *modernité*, *rupture*, *immobilisme*, *archaïsme*, *élites* (= Cnrf relifté Medef et ses « chiens de garde » et autres mercenaires), dûment falsifiés au point de désigner le contraire de ce qu'ils désignaient, naguère encore, en français (n'ai-je pas entendu un « décideur » du *Figaro* qualifier de « réactionnaires » ceux qui s'opposent à une destruction du code du travail ramenant la France droit au XIX^e siècle ?)

Mais, curieusement, rien sur le mot *libéralisme* lui-même, qui pourtant - fût-il affublé du préfixe *néo-*, également très LQR (en français non falsifié : *rétro-*) - en est venu à désigner une attitude (un dogme) visant à la liquidation, au nom de l'unique « liberté » de faire le profit (pardon : le « retour sur investissement ») maximal, de toutes les autres libertés, dont la défense ou l'instauration était l'affaire de ceux que, naguère encore, désignait ce beau mot de *libéraux*.

Yves Boudier

Revue & Revues

La Vie Secrète Des Mots. (n° 1, janvier 2006.)

11, ruelle de Champagne. 60680 Grandfresnoy.

Dirigée par Pascal Lenoir, cette nouvelle revue (qui estime « *irraisonnable de penser que l'écriture intéresse encore quelqu'un sur cette planète en perdition, irraisonnable de donner à lire des œuvres qui échappent à toute subordination* ») propose, sous la forme de deux cahiers séparés, *La grande Tapisserie* d'Ivar Ch'Vavar et *Nuits de Picardie* de Pascal Lenoir. Les poèmes seuls, sans commentaires. Pas de

notes, d'analyses. L'essentiel de l'écriture, le texte accompli. Une rare information s'échappe toutefois : « ...textes, couverture et page de garde ont été réalisées par temps couvert et ensoleillement nul. » On s'abonne sans hésiter, dans l'attente du numéro deux qui annonce Geo Libbrecht, Christian Edziré Déquesnes et Solange de Beaumanoir.

Action Restreinte. (n° 7, premier semestre 2006)

25, rue de la demi-lune. 93100 Montreuil. actionrestreinte@hotmail.com

Après un an d'absence, l'activité de la revue se poursuit avec détermination, « ...Car la pire des choses serait de ne plus avoir les moyens de résister, de cesser de parler autrement qu'avec les mots du libéralisme et de la résignation politique, et de cesser de penser, de penser vraiment. » Autour de Mathias Lavin, Aurélie Soulatges et Isabelle Zribi, une dizaine de textes, poèmes (George Oppen, traduit par Y. di Manno ou Adilia Lopes, traduite par H. Deluy) sur le thème du 2, écrit *deux, de ou d'eux...*, qui permettent d'interroger sosies, jumeaux, doubles & doublures, imposteurs, clones, dans notre contemporain où s'impose « l'Unipôle ». Isabelle Zribi de nouveau : « Au-delà des exemples, poser le 2 revient à affirmer la logique du "un-en-plus". L'écriture s'oppose au règne de l'Un, décliné sous la forme du moins-un ou du presque rien, parce que la langue est toujours plus d'une ». Un entretien de Mathias Lavin avec Dominique Fourcade, *Tout arrive inséparé*, clôt ce numéro. Précis, ardent. Une conversation d'exigence qui complète le dossier du dernier CCP (n° 11, CipM, 2, rue de la Charité. 13236 Marseille cedex 02) lui-même consacré à cet auteur majeur.

Mot à Maux. (n° 4, janvier 2006)

Daniel Brochard. 3, allée Cuvier. 79200 Châtillon/Thouet.

L'heureux désordre d'une revue tout entière consacrée au poème, « *aux mots qui impactent nos consciences* ». Avec la découverte de Ferruccio Brugnaro, poète et militant ouvrier italien. Il fut l'un des premiers à « tracter » ses poèmes à la porte des usines ou à les écrire sur les murs des quartiers et il créa, à Milan dans les années 80, les *Cahiers d'écriture Ouvrière*. Et, parmi d'autres poètes, Patrick Devaux, Sabine Bruneteau...

linea. (n°5, hiver 2005/2006)

Publication semestrielle éditée par l'Association du Personnel de la Bibliothèque nationale de France. APBnF, Revue *Linea* (Annie Villaret) BS/A2, quai François-Mauriac, 75706 Paris Cedex 13. linea@netcourrier.com

notes, d'analyses. L'essentiel de l'écriture, le texte accompli. Une rare information s'échappe toutefois : « ...textes, couverture et page de garde ont été réalisées par temps couvert et ensoleillement nul. » On s'abonne sans hésiter, dans l'attente du numéro deux qui annonce Geo Libbrecht, Christian Edzire Déquesnes et Solange de Beaumanoir.

Action Restreinte. (n° 7, premier semestre 2006)

25, rue de la demi-lune. 93100 Montreuil. actionrestreinte@hotmail.com

Après un an d'absence, l'activité de la revue se poursuit avec détermination, « ... Car la pire des choses serait de ne plus avoir les moyens de résister, de cesser de parler autrement qu'avec les mots du libéralisme et de la résignation politique, et de cesser de penser, de penser vraiment. » Autour de Mathias Lavin, Aurélie Soulatges et Isabelle Zribi, une dizaine de textes, poèmes (George Oppen, traduit par Y. di Manno ou Adilia Lopes, traduite par H. Deluy) sur le thème du 2, écrit *deux, de* ou *d'eux*..., qui permettent d'interroger sosies, jumeaux, doubles & doublures, imposteurs, clones, dans notre contemporain où s'impose « l'Unipôle ». Isabelle Zribi de nouveau : « Au-delà des exemples, poser le 2 revient à affirmer la logique du "un-en-plus". L'écriture s'oppose au règne de l'Un, décliné sous la forme du moins-un ou du presque rien, parce que la langue est toujours plus d'une ». Un entretien de Mathias Lavin avec Dominique Fourcade, *Tout arrive inséparé*, clôt ce numéro. Précis, ardent. Une conversation d'exigence qui complète le dossier du dernier CCP (n° 11, CipM, 2, rue de la Charité. 13236 Marseille cedex 02) lui-même consacré à cet auteur majeur.

Mot à Maux. (n° 4, janvier 2006)

Daniel Brochard. 3, allée Cuvier. 79200 Châtillon/Thouet.

L'heureux désordre d'une revue tout entière consacrée au poème, « *aux mots qui impactent nos consciences* ». Avec la découverte de Ferruccio Brugnaro, poète et militant ouvrier italien. Il fut l'un des premiers à « tracter » ses poèmes à la porte des usines ou à les écrire sur les murs des quartiers et il créa, à Milan dans les années 80, les *Cahiers d'écriture Ouvrière*. Et, parmi d'autres poètes, Patrick Devaux, Sabine Bruneteau...

linea. (n°5, hiver 2005/2006)

Publication semestrielle éditée par l'Association du Personnel de la Bibliothèque nationale de France. APBnF, Revue *Linea* (Annie Villaret) BS/A2, quai François-Mauriac, 75706 Paris Cedex 13. linea@netcourrier.com

Au cœur de ce numéro, huit poètes composent un ensemble remarquable de par leurs différences, à la fois d'origines -donc de langues, mais aussi et plus profondément d'écritures, différences qui paradoxalement convergent vers une unité poétique qui construit en nous un réel plaisir du texte. Ainsi, Vladas Braziūnas, traduit du lituanien, Mohammad Bâgher Kolâri Ahari, traduit du persan pour la première fois en français, Sandro Penna ou Bernard Schürch dialoguent-ils « on line » avec Max Alhau, Thomas Amouyal, Daniel Martinez ou Bernard Moreau. On referme sur le cahier de *Lectures*, riches et rigoureusement critiques.

Présages. (n° 18, premier trimestre 2006)

Les Amis de Jean-Marie Le Sidaner. Chez Michel Mourot, 71 av. Jean-Jaurès. 51100 Reims.

Un numéro consacré à l'analyse de ce qu'est devenue la prose... et qui (re)pose la question du poème et de la poésie. Ainsi, le bel article de Michel Deguy, « (...) *Il s'agit avec le poème, de faire (re)passer la langue au ralenti, pour ausculter et entendre sa capacité ou contenance. (...mais) la poésie ne fait pas cavalier seul. Elle n'est pas le tout de la littérature, de la ressource, de la pensée vernaculaire. Il y en a deux : poésie ET prose ; l'une avec l'autre ; et donc hésitation, échange, alliage, alliance, rupture locale, etc.* » Pierre Drogi complète la réflexion. Olivier Apert affine les questions, Vahé Godel recourt à Meschonnic... J'ai tranché avec la lecture d'un poème de Guillevic, puis avec un extrait de *Lieux communs* - 1930 - inédit, dans lequel il stigmatise « *la pernicieuse influence du roman. (...) Si le poème ne ment pas, ne peut mentir, le roman le peut et ne s'en prive pas...* » Conclusion de Michel Mourot : « *ou alors en plein ciel.../le risque d'une connexion rompue./l'incendie lyrique sous les pieds.* »

Diérèse. (n° 31, hiver 2005)

Daniel Martinez. 8, avenue Hoche. 77330 Ozoir-la-Ferrière.

Un volume abondant, dont la qualité de la plupart des textes est une réponse sensible à la question posée dès l'ouverture : « *À trop creuser la langue, n'y aurait-il un risque toutefois, celui d'évacuer l'objet, et la fonction du signe? (... celui de chasser la position du corps par rapport au monde...* » Avec Kenneth Koch (traduit par Vladimir-Claude Fisera), Andrée Barret, Werner Lambersy, Jeanpyer Poëls, Daniel Martinez. Des collages remarquables de Vincent Courtois, un conte de Jude Stéfan et une analyse critique de l'œuvre d'Henri Meschonnic par Jean-Paul Gavard-Perret, dont le jugement parfois sévère n'est pas sans fondement, en particulier à propos de *Célébration de la poésie*, dont les aveuglements et les

jugements tranchants, pour ne pas dire insultants, nous demeurent encore incompréhensibles. À noter enfin l'important travail critique d'Alain Hellisen, de Louis Dalla Fior et François Huglo.

Rivaginaires. (n° 30, 2005)

1, allées Jean Jaurès. 65200 Bagnères-de-Bigorre. rivaginaires@free.fr
Revue annuelle, donc rare. Donc exigeante dans ses choix. Trente poètes pour ce numéro 30... en trois temps : « *Sous le motif* », « *Une histoire de visage* » et « *Syntaxe(s) du vivant* ». J'ai lu avec attention les textes de Jacques Ancet, Romain Fustier, Rémi Faye, Monique Boucher, Amina Saïd, Alain Suied, Bernard Schürch et Jean-Luc Parant. Un parcours orienté par des poètes proches. D'autres suivent... Vertu d'une telle revue : ses errances, ses croisements. Et de belles découvertes, Isabelle Saint-Jean par exemple, ou *Hiroshima 2006*, une suite de seize poèmes de Michel Ducom : « *Beaucoup n'avaient pas fini/De dire leur histoire leurs amours/Le prix du saké l'heure/Du train pour Tokyo/La réprimande et la forme/De la lettre sur le cahier.* »

Verso. (n° 123, décembre 2005)

Alain Wexler. Le Genetay 69480 Lucenay./Christain Degoutte, 19 impasse des Boutons d'or. 42120 Commelle.

Au sommaire, une bonne vingtaine d'auteurs parmi lesquels il me semble que les poètes l'emportent. Lire Véronique Maupas : « *je ne suis pas compliquée/ c'est vous/à ne jamais vouloir dire/les choses comme elles sont* », Catherine Audern, Anne Tramut, Sophie Bykovsky, le « *Panier bio (extraits)* » d'Armelle Chitrit, le « *Journal en ré* » de Mathias Lair. Se plonger dans l'abondante *Revue de Paresse* de Christian Degoutte où quasiment une centaine de revues, livres et auteurs sont présents. Cela ne manque pas de rythme. Peut-être parce que : « *dans l'oeuf, on entend la mer...* »

L'Instant T. (n° 16, janvier 2006.)

Le Triangle, BP 90160, Bd de Yougoslavie. 35201 Rennes cedex 2.

Revue-affiche, témoignant du travail du résidant invité, aujourd'hui Charles Pennequin, en relation avec les groupes d'insertion, les centres sociaux de la ville. Réactions à l'environnement, tâtonnements, inquiétudes, tentatives écrites et sonores, abandons, affirmations... Un poète, un artiste, un écrivain au travail : « *on laisse le temps s'écouler/on perd les repères/la vie continue/pts faut bouger* ». Un montage graphique politiquement présent. Un poème étonné. C'est bien.

Rehauts. (n° 17, mars 2006.)

24, rue du Bas, 62180 Airon-Notre-Dame / 105, rue Mouffetard, 75005 Paris.

Sous le titre (*détours*), un ensemble d'une qualité constante. Quatre auteurs étrangers, traduits de l'allemand (Helmut Heißenbüttel et Joachim Sartorius), de l'arabe (Basem Alnabriss) et du suédois (Göran Sonnevi), donnent un poids remarquable à ces quelques cents pages de poèmes et proses. Ainsi, de Palestine : « ... *Entre Dieu et moi / Des larmes que j'aimerais verser / Sur un tapis d'herbe / ... et non sur un tapis de prière !* » Ou de Suède : « *Mon langage, mon corps sont une partie de / la même paroi / Les arbres, ici, dehors, me modifient !* » Poèmes auxquels je tiens à ajouter celui de Mathieu Bénézet (Quand la beauté abonde) et les Notes de Carole Florentin : ... « *les mortels reconnaissent les dieux à leur façon de les quitter* ». Œuvres graphiques d'Hélène Durdilly, Philippe Hélénon et Thierry Le Saëc.

Enfin et en vrac, Pasolini par Guy Scarpetta dans *Le Monde Diplomatique* de février, la XV^e des Héroïdes d'Ovide (lettres d'amour fictives en vers) traduite et présentée par Danièle Robert dans *Po&sie* (n° 114. 8, rue Férou. 75278 Paris cedex 06). Un *Cahier du Refuge* hors série, « Guy Debord », (CipM, Marseille) avec documents, filmographie, articles de Jean Daive, Alain Giffard, Jean-Pierre Rehm... Un superbe poème de Jean-Louis Giovannoni, « *Le corps immobile* », en clôture d'un ensemble de textes autour de la photographie publié par *Le nouveau recueil* (n° 78. Editions Champ Vallon, 01420 Seyssel). Jérôme Game, invité de *Canicula* n°17, (26 rue des Capucins 69001 Lyon) et *Europe* (4, rue Marie-Rose, 75014 Paris) pour deux numéros. Celui de janvier-février consacré à Marguerite Duras (merci pour leur immense travail à Evelyne Grossman et Emmanuelle Touati) où l'on croise Jacques Lassalle, Mireille Calle-Gruber, Paul Otchakovsky-Laurens, Georges-Arthur Goldschmidt. Et le numéro de mars « Kafka », où l'on peut lire des « *Fragments* » choisis par le compositeur hongrois György Kurtag en 1985 parmi des textes brefs et des aphorismes disséminés dans l'œuvre. « *À partir d'un certain point, / il n'y a plus de retour. / C'est à ce point qu'il faut parvenir* ».

Vient de paraître

Pour Roger Laporte

Lignes

LIRE

- Jack Spicer, c'est mon vocabulaire qui m'a fait ça, *Le Bleu du ciel*
Frédéric Léal, Un trou sous la brèche, *P.O.L*
André Frénaud, Nul ne s'égare, *Poésie / Gallimard*
Anne-Marie Albiach, "Figure vocative", *Al Dante*
Anne-Marie Albiac, Anawratha, *Al Dante*
Jean-Claude Montel, Raide mort, *Comp'Act*
Jean-Claude Montel, ève, *Comp'Act*
Catherine Weinzaepflen, Orpiment, *des Femmes*
Ivar Ch'Vavar, La Grande tapisserie, *La Vie Secrète des Mots*
Gwenaëlle Stubbe, Salut, salut Marxus, *Al Dante*
À propos de Daniel Biga, Gros texte
Christophe Lamiot Enos, Albany, *Flammarion*
Christiane Verschambre, La maison de terre, *Le préau des collines*
Louis Parrot, Où habite l'oubli, *Farrago*
Jean-Michel Espitallier, Caisse à outils, *Pocket*
Jacques Roubaud, La forme d'une ville change plus vite, hélas, que le coeur des humains, *Poésie / Gallimard*
Letitia Ilea, Terrasses, *C.I.P.M.*
Pierre Courtaud, Les petits quarts d'heure impitoyables de Van Gogh, *La main courante*
Anne Talvaz, panaches de mer, lithophytes et coquilles, *Comp'Act*
Sylvain Jazdzewski, Traces, *La Vie Secrète des Mots*
Habib Tengour, L'arc et la cicatrice, *La Différence*
Blaise Cendrars, Du monde entier au coeur du monde, *Poésie / Gallimard*
Poèmes pour voyager, *Le Temps des cerises*
Hubert Lucot, Le noir et le bleu, *Argol*
Eric Giraud, La fabrication des américains, *Contre-Pied*
Frédéric Forte, Comment(s), *L'Attente*
Claude Esteban, Le jour à peine écrit, *Gallimard*
Hassan Safdari, Ici tant de miroirs, *L'Inventaire*
Yadolah Royai, Espacement(al)s, *L'Inventaire*
Élisabeth Jacquet, Le supplément télévision, *L'Attente*
Ariane Dreyfus, L'inhabitable, *Flammarion*
Eric Houser, Encore vous, *Les Petits Matins*
Monique Petillon, À mi-voix, *Farrago*
Charles Pennequin, Entravés, *L'Instant*

Aktion Poétique

Abonnement

Redaction _____
36, rue Raspail
94200 Ivry-sur-Seine
actionpoetique@free.fr

Publié avec le concours du
Centre National du Livre &
Conseil Général du Val-de-Marne

Rédacteur en chef // Henri Deluy

Comité de rédaction _____
Claude Adelen, Jean-Pierre Balpe
Yves Boulier, Bruno Cany
Henri Deluy, Jérôme Game, Isabelle Garo
Isabelle Garron, Liliane Giraudon
Michelle Grangaud, Eric Houser
Alain Lance, Christophe Marchand-Kiss
Florence Pazzottu, Pascale Petit
Veronique Pittolo, Eric Suchère
Bernard Vargaftig, Jean-Jacques Viton

Secrétaire général // Jean-Pierre Balpe

Secrétaire de rédaction // Nelly Picot

Conception graphique // Jessica Sanchez
et Jean-Yves Scotto Di Vettimo

Diffusion _____
Les Belles Lettres
Pour les numéros précédents le
n° 170, s'adresser à la revue

Les manuscrits non retenus
ne sont pas retournés.

Gérant responsable // Henri Deluy

Dépôt légal : juin 2006
ISBN : 2-854631-71-4
ISSN : 0395-0018
Commission paritaire CPPAP :
0248 K 45328

Imprimerie _____
Compevit Beauregard
Z.I 61 600 La Ferté-Macé
n° 6984

Nom
Prénom
Adresse
.....
.....
.....

	1an (4 n°)	2ans (8 n°)
France	42 euros	84 euros
Etranger	60 euros	120 euros

La revue ne peut accepter les chèques libellés en
devises étrangères.

Je vous adresse la somme totale de :

.....

Aktion Poétique
36, rue de Raspail
94 200 Ivry-sur-Seine
C.C.P 4294 55E Paris

N° 185
Septembre 2006

Belges & Belges
Présentation Jean-Pierre Verheggen



Embauche - n.f / an-bô - d' /

- 1) terme rural. Prairie propre à engraisser le bétail
- 2) terme de guerre. Chercher à faire descendre le drapeau
- 3) offrir un emploi.

envahit, encombre étalages et cuisines ; lourde sur les balances, mal lavée ou trop brillante, doucâtre, souvent ligneuse, souvent poilue, mobilise l'oignon, le cœur d'artichaut, le cœur de laitue, le petit-pois, la pointe d'asperge ; avide de beurre, ou de crème fraîche, ou de citron, ou d'huile d'olive ; modérément considérée (on ne la rencontre guère dans les livres de recettes "sérieuses") ; pourtant, elle peut être avenante, apéritive, et même, dit-on, entre autres vertus thérapeutiques, sudorifique, dépurative, laxative, caléfactive, ventosive, humectative ; purifierait le sang, renforcerait l'acuité visuelle, serait excellente pour le teint, et pour les vigueurs masculines ; efficace contre l'empoisonnement, les néphrites, les tumeurs, les eczémas, la jaunisse, les plaies de toutes sortes, enfin, la botte printanière, avec ses fanes serrées puis épanouies, est une chose superbe...

Herculanum

Le mot lui-même, un nom féminin, se répand en français à la fin du XIV^e siècle, du grec *Karôton*, par le latin *Carota*. Plante potagère, ombelliféracée, légume à racine pivotante, conique, riche en sucre, sels minéraux, vitamines ; largement consommée, se trouve à disposition, à tout moment de l'année, et en toutes circonstances, nouvelle - d'avril à juillet -, ou hors saison ; d'abord blanchâtre ou rouge ou jaune, et d'un usage courant dès le XVI^e siècle, devient très majoritairement rouge-orangé au cours du XIX^e siècle.

Connue dès l'antiquité, notamment des Athéniens et des Romains, on la repère dans les fresques d'Herculanum.

Le plant de carotte apprécie les sols légers, frais, bien ameublés ; les variétés sont - étaient - nombreuses, les plus

présentes sur nos marchés : la courte hâtive, la jaune de Flandre, la rouge longue, la demi-longue, pointue, la rouge demi-longue nantaise, la rouge grelot...

Elle demande à ne pas être pelée, seulement raclée, lavée, essuyée aussitôt.

Apprêts et tours de mains

sont infinis :

au beurre, à la crème, aux fines herbes, à la ménagère (avec vin blanc, coulis de tomate), crue, à la croque au sel, ou rapée, à la bonne femme, à la Lucullus, à la flamande, à la béchamel, à l'anglaise (blanchie, beurrée), à la bourguignonne, à la Chantilly (avec petits pois), en cheveux d'ange, en confiture, glacée, frites, Vichy, en gratin, en flan, en pain, en purée, en soufflé, en gâteau, à l'andalouse (écrasée, beurrée, pointe de farine, cognac, œuf - le blanc en neige - pour devenir galettes qui se dorment à la poêle), à la sévillane (avec raisins de Malaga), en salade, en mirepoix, en garniture bouquetière, chanoinesse, jardinière, maraîchère, panachée avec pommes de terre, avec des lardons ; la carotte se retrouve, bien sûr, dans les soupes, les pot-au-feu, les daubes, etc., etc.

Alors choisissez : essayez de la blanchir, puis de la laisser venir à l'étouffée, ajouter des petits-pois frais fraîchement écosés, une noix de beurre, une rapide liaison avec pointe de crème, jaune d'œuf, avant une paire de côtelettes d'agneau.

&

Enfin, il y a la carotte de tabac, devenue rare, la carotte et le bâton, toujours à l'affût, et aussi le verbe carotter, vivace, depuis le XVIII^e siècle.